IMAGES

No. 642 — LE CAIRE (EGYPTE), 29 DECEMBRE 1941

GLOIRE EPHEMERE !

Les troupes de l'Axe ont laissé dans leur retraite en Libye des monuments nombreux, durable souvenir d'un séjour éphémère. Juchés sur l'un d'eux, élevé à Tobrouk, des soldats britanniques manifestent leur joie.

Dans ce numéro:

L'AMERIQUE PARMI NOUS

20 millièmes

En PALESTINE : 25 mils

En SYRIE & LIBAN : 25 piastres

Nos lecteurs écrivent...

UN ELEVE DE RHETORIQUE

J'eus l'autre jour une discussion sur une question de grammaire française que peut-être vous seriez à même de trancher. Il s'agit de la construction ne... pas que. Que signifie-t-elle au juste ? Pourrait-on dire, par exemple : « L'homme n'est pas qu'un être raisonnable » dans le sens que l'homme n'est pas seulement un être raisonnable, mais autre chose ? Cette tournure de phrase est très courante, mais me semble incorrecte.

A propos de cette construction, Littré écrit entre autres : « Elle est certainement barbare. Grammaticalement, elle signifie précisément le contraire de ce qu'on veut dire. Exemple, ces deux vers de Corneille :

« Ils ont vu Rome libre autant qu'ils on vécu
« Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince.

Il est certain que Corneille entend : et ne l'ont vue obéir à personne sinon à son prince. Autrement cela signifierait : et ne l'auront point vue obéir seulement à son prince, mais aussi à d'autres maîtres. » Autrement dit, toute la négation est contenue dans le ne. Le pas n'y ajoute rien.

●

JOUEUR INVETERE

Que faire, mon Dieu, que faire ? Venez à mon secours. Marié et père de famille, je ne peux résister à l'attrait de la Dame de Pique. Ma femme en souffre et moi aussi. — *J.L.*

Que voilà une nature faible et vulnérable ! Votre manque de caractère est la source de tous vos maux. Songez au désarroi que vous provoquez autour de vous, à votre budget déséquilibré, aux extrémités où tout cela vous conduira. Sachez vous reprendre à temps. Lisez, écoutez la radio. Adonnez-vous à la musique, à la peinture, aux sciences occultes ou aux arts. Trouvez un moyen d'occuper votre esprit. Allez au spectacle. Résolvez des problèmes de mots croisés ou de géométrie. Que sais-je ? Mais ne jouez plus, de grâce, et songez à tout ce que vous pouvez faire de plus utile dans la vie.

●

EPOUSE MALHEUREUSE

Après cinq ans de mariage, j'ai l'impression que mon mari ne m'aime plus comme auparavant. Il est souvent distrait quand je lui parle et dès qu'il se trouve à la maison, c'est pour lire son journal ou écouter la radio. — *Jacqueline.*

Mais non, petite malheureuse, votre mari vous aime toujours autant. Mais il ne peut passer tous ses moments de loisir à vos genoux. Après cinq années de bonheur conjugal, l'amour passionné des premiers temps a fait place à une affection plus solide, une tendresse plus sûre. Votre mari a ses préoccupations qu'il ne vous dit pas, ses ennuis qu'il vous tait. Il cherche une diversion. Et puis, ne savez-vous pas, jeune ignorante, que lire son journal, pour un homme, est chose sacrée ? N'essayez pas, à ce moment, de lui parler du menu du lendemain ou de la négligence et de la mauvaise foi de votre cuisinière. Un peu de finesse et de doigté et tout ira pour le mieux.

HORATIUS

I M A G E S
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. : 27412.
A B O N N E M E N T S
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 100
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 130
Autres pays .... P.T. 160
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

Délassons-nous

PROBLEME POLICIER

UN MEURTRE

Le 7 mars 1941, à 2 heures du matin, Larry Tail, l'acteur bien connu, fut trouvé assassiné dans une des ruelles les plus sombres du Caire. Quatre suspects furent interrogés par la police. Chacun plaida son innocence et essaya de jeter la faute sur les autres, mais on constata que des quatre dépositions faites par chacun, une, et rien qu'une, est fausse. Toutes les autres sont vraies. Pouvez-vous, par pure logique, savoir lequel des quatre suspects est l'assassin ?

Rappelez-vous que : *une* déposition seulement est fausse dans chacun des groupes. Toutes les autres sont vraies. Si donc un homme répète deux fois qu'il est innocent, ceci prouve qu'il l'est en réalité. Tâchez de découvrir le criminel en dénichant la déposition fausse de chaque groupe :

Sylvestre a dit : « Je ne sais rien au sujet du meurtre. Georges est le coupable. Jacques était à Benha durant la nuit du crime. Alfred est innocent. »

Jacques a dit : « Je suis innocent. Georges l'est aussi. J'étais à Benha durant la nuit du crime. Je n'ai jamais vu la figure de Tail. »

Alfred a dit : « Je n'ai rien à voir avec ce crime. Joe est l'assassin. J'étais avec Sylvestre à Alexandrie au moment où Tail fut tué. Sylvestre aussi est innocent. »

Georges a dit : « Je n'ai pas commis un meurtre de toute ma vie. Sylvestre a menti en m'accusant. Alfred est le coupable. Je n'ai jamais vu Tail. »

Quel est l'assassin de Larry Tail ?...

SAVEZ-VOUS LE VRAI NOM DE CES AUTEURS ET LEUR SECOND METIER ?

1. **Stendhal.**
2. **Jules Romains.**
3. **Louis-Ferdinand Céline.**
4. **Pierre Loti**
5. **Claude Farrère.**
6. **Christophe.**
7. **Jacques Chardonne.**

APRES VOUS, S.V.P.

Les deux trains A et B se rencontrent devant une petite voie de garage. Aucun ne veut reculer. Comment peuvent-ils continuer leur route? La solution est évidemment dans la voie de garage, mais celle-ci ne peut contenir que six wagons ; or, chaque train est composé de six wagons et d'une locomotive.

VOUS PARLEZ LATIN SANS LE SAVOIR

Savez-vous que tous ces mots que vous employez si souvent sont des mots latins dont certains se sont éloignés de leur sens, mais qui sont parvenus jusqu'à nous intacts, tels que les employait Cicéron lui-même :

Omnibus, in extremis, a priori, un tolle, sic, bis, extra, quatuor, veto, ultimatum, referendum, lapsus, minimum, maximum.

...Et nous terminerons, bien entendu, par : et cœtera !

RIONS

UN PERSONNEL BIEN STYLE

— Combien de personnes êtes-vous au bureau ?

— Huit, y compris le patron.

— Cela fait, si je ne me trompe, sept employés qui travaillent, sans le patron.

— Non. Lorsque le patron n'est pas là, personne ne travaille.

AMOUREUX

Elle. — Si vous ne m'embrassez pas, je mourrai.

Lui. — Quelle situation cornélienne ! Je suis déchiré entre le Devoir et l'Amour.

Elle. — Que voulez-vous dire, chéri?

Lui. — Je suis entrepreneur de pompes funèbres.

CHEZ LE JUGE

— Alors, vous avez trompé votre mari ?

— Au contraire, Monsieur le Président, c'est lui qui m'a trompée. Il m'a dit qu'il partait pour trois jours et il ne l'a pas fait.

LE CINQ MAGIQUE

Pensez un nombre — Doublez-le — Ajoutez 10 — Divisez par deux — Retranchez le nombre auquel vous avez pensé d'abord — Il vous reste toujours cinq.

CITEZ-EN CINQ

1. Citez cinq rois de France morts de mort violente.
2. Citez cinq tragédies de Racine.
3. Citez cinq comédies de Corneille.
4. Citez cinq peintres hollandais.
5. Citez cinq empereurs du Japon.

SOLUTIONS

UN MEURTRE

Jacques est l'assassin. Sylvestre accusa Georges. Georges accusa Alfred. Alfred est sûrement innocent, puisque deux de ses dépositions l'affirment : « Alfred est le coupable » est la seule fausse déposition de Georges, et il est innocent. « Georges est le coupable » est la seule fausse déposition de Sylvestre, et il est innocent. Jacques, le seul qui reste, doit être le coupable.

La seule fausse déposition de Jacques est : « Je suis innocent ». Il a pu quitter Benha à une heure du matin, arriver au Caire avant 2 heures, tuer Tail dans l'obscurité et s'enfuir sans avoir vu son visage. Oui, Jacques est l'assassin.

SAVEZ-VOUS LE VRAI NOM DE CES AUTEURS ET LEUR SECOND METIER ?

1. Henri Beyle (diplomate). 2. Louis Farigoule (professeur de philosophie). 3. Destouches (médecin). 4. Julien Viaud (officier de marine). 5. Frédéric Bargone (officier de marine). 6. Colomb (professeur de mathématiques). 7. Boutelleau (éditeur).

APRES VOUS, S'IL VOUS PLAIT !

Réponse. — Le train A dépose ses six wagons sur la voie de garage, puis va joindre sa locomotive au train B. Celui-ci dépasse la voie, puis recule et prend à sa suite les six wagons garés. Le train est maintenant composé de deux locomotives et de douze wagons qui reculent en amont de la voie. La locomotive A est détachée et mise sur la voie de garage, pendant que la locomotive B emmène les douze wagons en aval de la voie. La locomotive A revient sur la grande ligne, accroche ses wagons et les deux trains reprennent leur route.

CITEZ-EN CINQ

1. Charles VIII, Henri II, Henri III, Henri IV, Louis XVI.

2. *Britannicus, Bérénice, Bajazet, Mithridate, Phèdre.*

3. *Mélite, La Suivante, La Place Royale, Illusion comique, Menteur.*

4. Rembrandt, Van Dyck, Frans Hals, Wouwermann, Ruysdaël.

5. Seïva, Moto-Tsouné, Yoseï, Yorotim, Komeï.



Le graissage d'une locomotive n'est pas une sinécure, surtout dans les conditions particulièrement ingrates où travaillent ces braves soldats.

LES N.Z. CONSTRUISENT en plein désert

Quelque part dans le désert, des soldats néo-zélandais, recrutés dans le service des chemins de fer de Nouvelle-Zélande, travaillent ferme. Malgré des conditions particulièrement difficiles, ils établissent des lignes de chemin de fer, montent des rails, élèvent des constructions, dressent des locomotives, veillant à l'entretien et au fonctionnement parfait de leurs véhicules. Ils sont dirigés par des officiers experts. Mais ce sont aussi d'énergiques soldats qui savent manier avec adresse fusils et mitrailleuses. Leur devise est avant tout qu'aucune difficulté n'est insurmontable.

La pose de rails en plein désert par des soldats ingénieurs néo-zélandais.

L'ÉCRAN de la Semaine



Une récente photo de M. Winston Churchill faisant le signe du « V » à la foule massée dans les rues de Hull à son passage.

CHURCHILL A FRANCHI L'OCEAN

Winston Churchill a franchi l'océan et retrouvé l'autre chef des démocraties, Franklin D. Roosevelt. Il l'a vu au mois d'août pour fixer un programme commun de reconstruction du monde. Aujourd'hui, des questions plus pressantes et plus graves l'envoient. Une autre nation s'est rangée contre les démocraties, une autre nation utilise les moyens de guerre les plus vastes et les plus déloyaux pour satisfaire ses ambitions. L'Angleterre et l'Amérique répondront à la force par la force. Elles reçoivent des coups sévères. Leurs flottes sont amputées d'unités importantes, leurs bases et leurs possessions sont menacées. Mais leur puissance demeure. Sur un champ de bataille aussi vaste, Churchill et Roosevelt ont voulu distribuer, organiser, coordonner les hommes et unifier l'action.

L'Amérique sait que l'Angleterre a une mission européenne à remplir. La défense du sol anglais, qui demeure sous la menace de l'invasion allemande, la victoire sur les fronts de Libye, l'aide à la Russie, la guerre sous-marine sont des facteurs trop graves pour qu'elle s'en distraie. Quoi qu'il arrive, la victoire en Europe amènera la solution des conflits plus lointains. L'Amérique, consciente, maintiendra et accroîtra son aide matérielle.

En Extrême-Orient, les Anglais disposent de leur flotte, d'un nombre d'hommes limité. Ils sont à la disposition de toute action du commandement américain dans ses désirs légitimes de défense. La puissance militaire américaine, prise au dépourvu, réclame quelques mois pour ressaisir l'initiative. Elle se cantonne dans la défensive, comptant sur l'énergie anglaise pour distraire une partie de l'élan japonais. Il faut souhaiter que l'expérience anglaise communiquée par Sir John Dill, Sir Charles Portal et Sir Dudley Pound, les chefs des trois armes anglais, leur sera profitable.

L'effet psychologique sur la nation américaine, sur toutes les nations du monde, ressort avec évidence. Les peuples admirent le courage de Winston Churchill qui ne craint pas de s'arracher aux tâches nationales pour fixer une alliance invincible ; ils reconnaissent la sympathie des deux Premiers, sympathie compréhensive et durable, la collaboration et non la rivalité qui règne entre eux, qui permet à leurs collaborateurs de se joindre et de délibérer. Les Américains ont la preuve évidente que leur avenir, leur seule possibilité de vivre, réside dans l'union de ces deux chefs.

La détermination conquise par des discussions nombreuses atteint son point culminant. Dans l'idéologie et dans l'action, elle est absolue. Elle se détachera des contingents historiques avec la même aisance que le voyage du Premier Ministre s'est effectué, malgré la distance et les obligations journalières.

Ceux qui ont soufflé à voix basse que Churchill, anxieux, est parti quérir assistance parlent en vain. Ils ignorent les faits récents et méconnaissent la vigueur et la certitude d'un homme dont la vie entière est marquée par l'action, par l'intervention décisive. « Prendre le taureau par les cornes », telle est la maxime de ses préoccupations essentielles. Il n'est pas embarrassé par le doute. Il a simplement fait le nécessaire.

Renvoi de von BRAUCHITSCH

COMMANDANT EN CHEF DE L'ARMEE ALLEMANDE



L'ex-commandant en chef de l'armée allemande, le général Heinrich Alfred Hermann Walther von Brauchitsch, est un homme obscur en Allemagne, autant qu'à l'étranger. Il est le type de l'officier de l'armée allemande, effacé et obéissant. La seule fois où l'on parla de lui fut lors de son mariage avec la jeune et jolie Charlotte Schmidt, fille d'un juge de Silésie, après un divorce retentissant. Il possède une grande perfection dans le travail, de la persévérance et une ampleur de conception.

Fils d'un général de cavalerie stationné à Berlin, il grandit là, reçut une excellente éducation au Franzosisches Gymnasium de Berlin, et en 1900, à l'âge de 19 ans, devint lieutenant des grenadiers de la garde de la reine Elizabeth. Les grenadiers portaient un corset et menaient une vie sociale agréable. Le lieutenant Brauchitsch, dont la nature était plus vigoureuse, persuada son père de le transférer à un régiment d'artillerie. En 1914, il était capitaine. Durant la Grande Guerre, il demeura officier d'état-major, ne monta pas au front. En 1918, il partagea le sort de milliers d'autres officiers et fut relégué à un corps de réserve, ayant terminé sa carrière selon toutes les apparences.

Mais quand Seeckt réorganisa la Reichswehr en 1919, Brauchitsch fut nommé commandant à Stettin.

Sans vues politiques, mais carriériste ambitieux, il avait beaucoup travaillé durant les années de bureau. Il devint maître de sa branche, l'artillerie, et se tourna vers des aspects plus théoriques de la guerre.

Comme beaucoup d'hommes de l'armée, Brauchitsch accueillit Hitler comme le libérateur de l'armée. Contrairement à beaucoup de ses collègues, il lui voua son allégeance. Il grandit rapidement. En 1933, on lui donnait le commandement du district militaire de la Prusse orientale, l'un des plus importants d'Allemagne parce qu'il touchait la Pologne et la Russie. Il est responsable des fortifications construites après 1933, système compliqué de blockhaus et de forteresses destinés à rendre la Prusse orientale imprenable.

En 1937, Brauchitsch devint chef du groupe de commandement à Leipzig. L'armée en était bouleversée. Hitler était impatient de commencer ses prises et l'armée savait qu'il n'était pas prêt.

L'on se divisait entre l'armée et les nazis et il y avait des conflits violents. Brauchitsch ne dit rien, et quand vint la purge et le renvoi de Blomberg et de Fritsch, son vieil ami Reichenau le recommanda à Hitler. En février 1938, il prit le commandement avec le grade de colonel général, et devint membre du cabinet secret créé pour conseiller Hitler sur la politique extérieure.

Juste avant l'Anschluss, l'on dit que le général Brauchitsch aurait déclaré à Hitler: « Mon Führer, si vous voulez utiliser l'armée pour soutenir un bluff par une pression militaire, comptez sur nous. Pour une action plus sérieuse, nous ne sommes pas prêts. » Quelques jours plus tard, il prenait le commandement de l'armée d'Autriche. En septembre 1938, il dit la même chose dans les mêmes termes et entra en territoire sudète à la tête des troupes du Reich. Il occupa la Bohême et la Moravie sans être prêt.

SOLIDARITE FEMININE

A Buckingham Palace, la reine d'Angleterre ouvrit une lettre adressée à « Sa Majesté la Reine. Personnel ». Elle lut :

« Votre Majesté, j'en appelle à vous comme une « lassie » écossaise à une autre lassie. Je suis amoureuse d'un soldat polonais et il ne veut pas m'épouser. Mais, Votre Majesté, il est absolument nécessaire qu'il m'épouse aussi vite que possible, et je vous supplie de m'aider. »

La reine envoya la lettre à la comtesse Cécile Raczynska, femme de l'ambassadeur de Pologne. « Ma chère comtesse, écrivit la reine, ne pouvez-vous y remédier ? »

La comtesse transmit la lettre et la note à son mari qui l'envoya avec une lettre vigoureuse au commandant du camp polonais en Ecosse.

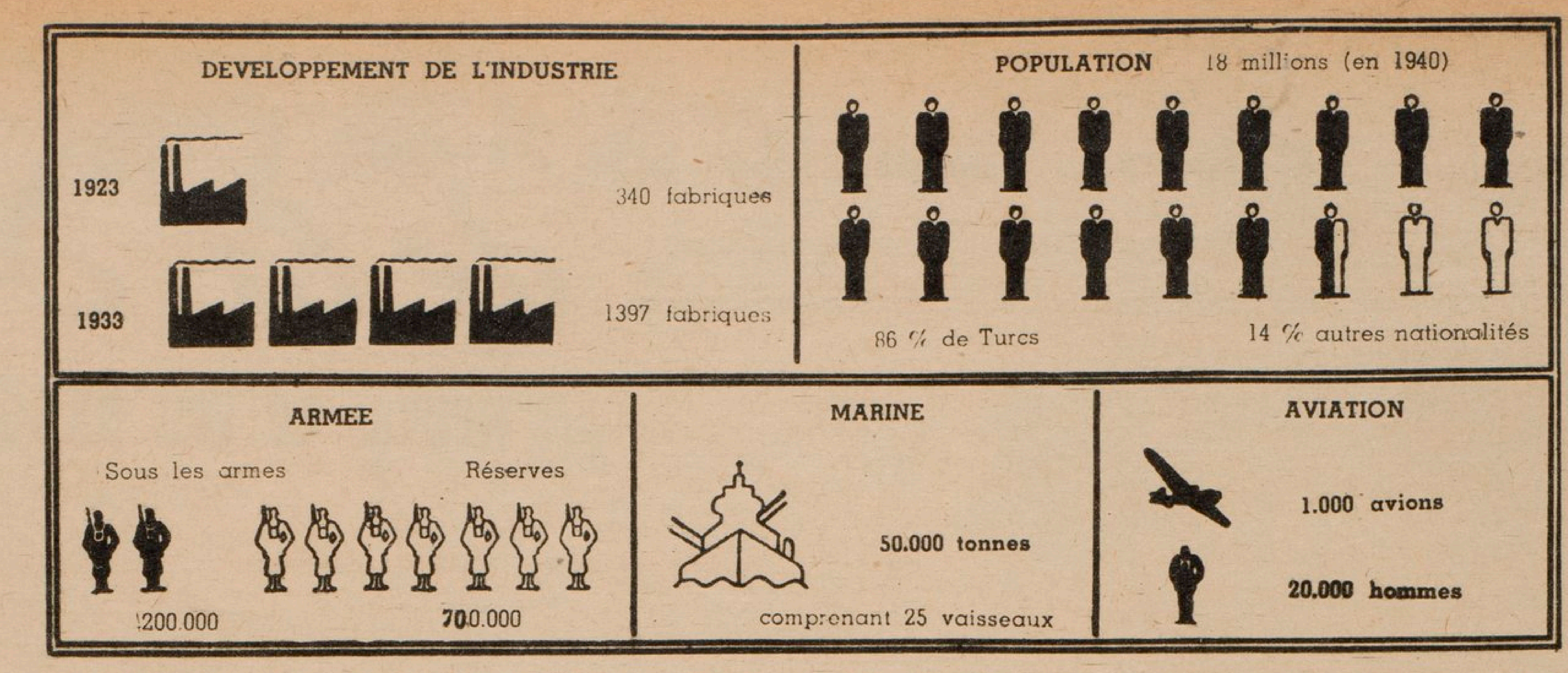
Le colonel polonais appela un 2e classe polonais et lui fit une terrible scène polonaise. Dernièrement, la reine fit savoir qu'elle avait reçu une deuxième lettre de la petite « lassie » écossaise :

« Votre Majesté, je suis maintenant la femme la plus heureuse du monde. Mon soldat polonais m'a épousée et je vous le dois entièrement. »



— You Hoo, Adolf ! Regarde ! Moi aussi je les attaque !
(News Review)

L'ESPAGNE, LA TURQUIE OU L'ANGLETERRE ?



LE POTENTIEL INDUSTRIEL, HUMAIN ET MILITAIRE DE LA TURQUIE (d'après les dernières statistiques connues).

Des nouvelles non confirmées rapportent des mouvements de troupes allemandes vers l'Espagne. Des bruits divers accuseraient des préparatifs d'invasion. Des mouvements de troupes sont annoncés près de la Turquie. L'incertitude demeure. Hitler voudrait tenter un nouveau coup. Les défaites de Libye effraient l'Italie, celles de Russie sèment l'inquiétude en Allemagne. L'épuisement allemand l'incite à chercher dans de nouveaux succès l'inspiration d'une nouvelle énergie.

Hitler veut agir. Ses généraux le gênaient, ils les écarte.

Il est possible qu'il tente de **passer par l'Espagne** pour rejoindre ses troupes de Libye. Son entrée en Espagne l'obligera à nourrir le peuple espagnol. Ce peuple recevait des denrées alimentaires sous l'égide de l'Angleterre. Mais le bien-être du peuple espagnol n'est pas le principal souci d'Hitler. Malgré le désir évident de Franco et de l'Espagne de rester neutre, il espère que la faiblesse du pays et les sympathies de la police phalangiste lui donnent un triomphe facile et qu'il puisse s'attaquer à Gibraltar à loisir, la bombarder de la puissance concentrée de ses « Stukas ». L'Afrique du Nord n'osera lui résister; il longera le littoral africain pour rencontrer les forces anglaises en Libye et dirigera des forces sur Dakar, pour s'assurer une base dans l'Atlantique sud.

Un **mouvement en Turquie** semble plus logique, car il éviterait ainsi d'avoir à reconquérir l'Ukraine. Les Turcs sont forts, leur défense sera facilitée par l'absence de routes. Les lignes de chemin de fer asiatique seront bloquées s'ils font sauter leurs tunnels, mais il espère que leur résistance cédera à sa poussée avant que les Anglais et les Russes puissent intervenir. Il voudrait prendre de flanc les forces anglaises d'Irak, se diriger vers les pétroles du Caucase.

L'ennemi véritable étant l'Angleterre, il peut essayer d'attirer la flotte dans un engagement lointain et à la faveur d'un bombardement intense, **tenter un débarquement sur la côte anglaise.** Le péril accru par la préparation anglaise, il ne peut le méconnaître. Mais les sacrifices ne touchent pas le Führer, pressé d'en finir, espérant emporter une victoire décisive.

De ces alternatives, il est difficile de discerner celle que choisira l'esprit hanté du Führer.

POURPARLERS DE PAIX

En Alsace, le gauleiter Robert Wagner se dépense en vains efforts pour germaniser cette vieille province française.

Récemment, Wagner édicta les sanctions suivantes par décret :

1° un an de camp de concentration à ceux qui parleraient en français ;

2° un an de camp de concentration à ceux qui porteraient des signes, décorations, insignes militaires ou autres indiquant qu'ils sont Français ;

3° long emprisonnement à ceux qui écouteraient la radio étrangère, y compris la française ;

4° la pendaison en cas d'injure contre Hitler ou l'Allemagne ;

5° la fusillade pour les saboteurs ;

6° un an de prison pour le port du béret basque ;

7° un an de camp de concentration pour l'arboration d'un drapeau français ;

8° les mères seront punies si leurs fils commettent l'une des offenses susdites.

Alors que ces mesures sont prises, Paris et Vichy parlent de « collaboration » avec l'Allemagne.

LE FRONT D'EXTREME-ORIENT

LA GUERRE sur tous les fronts

En Libye.

Les troupes britanniques ont occupé Benghazi qu'elles s'attendaient à voir défendue par Rommel. Le port est en ruines, et l'ennemi se retire en désordre. Un différend semble avoir surgi entre les Italiens et les forces motorisées allemandes qui reculent sans couvrir l'infanterie fasciste. Des patrouilles britanniques vers Agedabia, au sud de Benghazi, avaient dérouté l'adversaire, qui a perdu toute cohésion et possibilité de contre-attaquer.

En Russie.

Les forces soviétiques réoccupent Schlusselbourg, la ville-clé, sur le lac Ladoga, au nord-est de Léningrad. L'encerclement de Léningrad est relevé, et les voies ferrées qui accèdent à la ville sont dégagées.

Le front de Moscou tend à se former entre Viazma et Orel, et les Allemands reculent précipitamment.

En Extrême-Orient.

Hong-Kong tombe après une héroïque résistance, ayant perdu ses réserves d'eau, constamment bombardée, sommée trois fois de se rendre.


Sir Mark Young, gouverneur de Hong-Kong.

La Malaisie est menacée au nord-ouest.

Des débarquements s'effectuent à Sarawak et dans le Bornéo britannique, malgré des contre-attaques néerlandaises.

L'île de Wake, important jalon de la ligne aérienne vers l'Extrême-Orient, est occupée par les Japonais.

Les Japonais ont effectué des débarquements à 80 kilomètres de Manille, dans les Philippines, encerclant la capitale au sud et au nord.

La guerre navale s'aggrave, et les Américains recherchent un engagement. Les transports de troupes japonais sont assaillis sans relâche, des navires de guerre sont coulés. Les plus beaux succès sont réalisés par les Hollandais. Mais l'ennemi continue à exploiter ses succès initiaux.

LA MARTINIQUE tremplin vers le canal de Panama ?



L'amiral Georges Robert, dictateur des possessions françaises de l'hémisphère occidental.

Entre les terres anglaises de la Dominique et de Sainte-Louise se dresse l'île montagneuse et volcanique de la Martinique. Découverte par Christophe Colomb en 1502, elle fut colonisée par les Français à partir de 1625. Les Anglais s'en emparèrent à trois reprises : en 1762, 1794 et 1809. Mais elle fut définitivement rendue à la France par le traité de Vienne de 1815. Aujourd'hui, de par sa situation entre les deux Amériques, la Martinique, dont les Etats-Unis sont pour ainsi dire les gardiens vigilants, pourra jouer un rôle important dans le déroulement des opérations militaires et, déjà, l'on a parlé d'un accord naval entre les gouvernants de l'île et les Etats-Unis.

De plus, 368 millions de livres or ont été déposées par le gouvernement français à Fort-de-Saix et sont tenues à la disposition de Vichy. Dans le grand port de Fort-de-France, pouvant contenir toute la flotte des Etats-Unis, le porte-avions français « Bearn », le croiseur « Emile Bertin » et le croiseur auxiliaire « Quercy », condamnés à une immobilité honteuse, mouillent leur ancre, et, à l'intérieur du port, sur un vaste aérodrome, s'alignent les cent avions américains vendus à la France avant sa défaite et que Vichy nie à la puissance à laquelle elle les doit.

Le chef militaire de l'île est le Haut-Commissaire de Vichy, amiral Georges Robert, dont l'autorité absolue s'exerce sur toutes les possessions françaises de l'hémisphère occidental. Ses forces armées comprennent 2.000 marins blancs et 1.000 soldats indigènes. Les deux anciens forts de Fort-de-France, la capitale de l'île, lui servent de défense contre une hypothétique invasion. Des citoyens français, pas des coloniaux, représentés à la Chambre française par deux députés et un sénateur font aujourd'hui partie de l'administration de l'île.

Aujourd'hui, la Martinique est une île désolée dont l'exportation est presque réduite à néant et qui compte parmi ses habitants des agents de la Gestapo travestis en réfugiés de France. Elle est privée de tout et le coût de la vie est d'une cherté excessive. Mais l'attention de l'Amérique se fixe de plus en plus sur cette petite partie du territoire français du fait que des avions nazis pourraient, en partant de l'île, bloquer le canal de Panama. Il suffirait que quelques avions bombardant et coulant des navires en transit dans le canal pour compromettre gravement le trafic de deux océans. Les Etats-Unis, avant leur entrée en guerre, avaient un accord avec la France, selon lequel leurs avions et leurs navires pouvaient patrouiller dans les zones de la Martinique et de la Guadeloupe. Ils possèdent d'ailleurs, à 40 milles au sud de l'île, à Sainte-Lucie, une base aérienne importante.



Avec 3 terriers et 106 valises

LES WINDSOR ARRIVENT A WASHINGTON

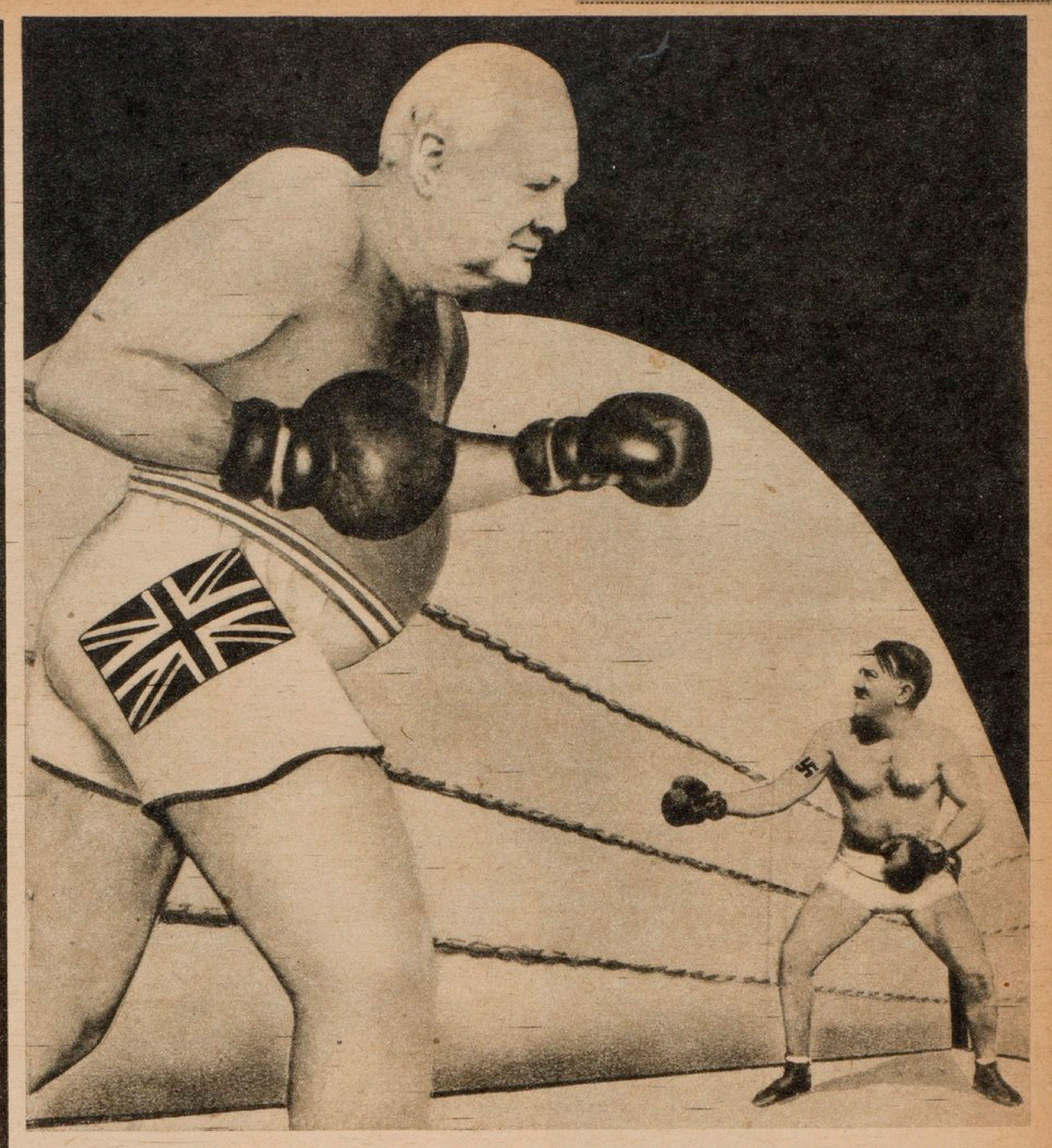
Ils arrivèrent à Washington avec des écuyers, des femmes de chambre, un détective de Scotland Yard, trois terriers de Cairn — Delto, Breezy et Pooky — et 106 valises. Ils s'attendaient à la tiédeur de la réception officielle, et non à la foule tumultueuse, bruyante et accueillante qui les suivait à tout moment. Ils étaient parfaitement habillés. La duchesse avait été coiffée par son coiffeur Emile d'un côté et Emile Jr. de l'autre. Les Emile avaient caché les cheveux gris ; ils avaient réussi une boucle enlevée au-dessus des oreilles qui ravit tout le monde.

Le duc, dit la presse, avait l'air d'un jeune homme, malgré ses 47 ans ; la duchesse, d'une jeune femme, malgré ses 45. Les foules pressées ne virent pas le petit homme rapide, chauve et blond en costume gris, qui entrait et sortait des voitures, mais seul le salut de la main de Wallis Windsor de Baltimor, qui devint presque reine d'Angleterre.

Personne ne découvrit leurs masques officiels de sourires et de politesses ; personne ne devina les pensées de la duchesse quand elle filait le long des rues qu'elle n'avait pas vues depuis des années, cherchant les points de repère disparus, ou celles du duc lorsque, dans la bibliothèque du Congrès,.avec un bras blessé, il serra la main durant des heures à des milliers de personnes jusqu'à ce que, trouvant la douleur intolérable, il s'excusât discrètement, disparusse derrière un paravent et s'évanouisse. Il dit au club de la presse nationale:

« L'on sert où l'on vous assigne. Et quoique mon poste actuel soit très différent de ceux que j'occupais dans la première guerre mondiale, je me suis appliqué de mon mieux. »

Le jour suivant, comme tout visiteur consciencieux de Washington, le duc visita le Mémorial de Lincoln, comme tout visiteur il lit lentement les inscriptions gravées dans la pierre, le second discours inaugural de Lincoln et l'adresse à Gettysburg. Un après-midi, la duchesse et lui partirent pour Chicago et Calgary Alberta, pour le ranch du prince Edward et High River, dans la solitude et la paix des Montagnes Rocheuses.



1er JANVIER - 31 DECEMBRE 1941

CHURCHILL CONTRE HITLER

Match en 12 rounds

Janvier. Wavell capture Tobrouk. La loi « Prêt et Bail » est proposée aux Etats-Unis. L'attaque contre l'Abyssinie est entreprise.

Le round est à Churchill.

Février, les troupes de Wavell occupent Benghazi. Hitler fait admettre l'occupation allemande au roi Boris de Bulgarie.

Coup nul.

Mars. Pour la première fois, le mois de Hitler ne marque pas ses succès. Les îles Lofoten sont assaillies avec succès par la marine britannique. La flotte italienne reçoit un coup terrible à la bataille de Matapan. Le président Roosevelt signe la loi « Prêt et Bail ». La Yougoslavie glisse entre les doigts de l'envahisseur et refuse le passage aux troupes de l'Axe.

Round de Churchill.

Avril. Addis-Abéba est prise, mais la Libye est perdue. Hitler attaque et conquiert la Yougoslavie et la Grèce. La lutte commence en Irak. Londres subit son raid le plus lourd.

C'est le round de Hitler.

Mai. Un autre raid aérien, très grave, amène une visite inattendue, celle de Rodolf Hess. En Irak, la rébellion est supprimée, mais la Crète est perdue après une lutte sévère. Le « Hood » est coulé, mais le « Bismarck » aussi.

Coup nul.

Juin. Pour sauver ses besoins de pétrole et protéger ses arrières, Hitler attaque la Russie. Il échoue dans sa tentative de surprise. L'alliance anglo-russe s'effectue malgré lui. Les Alliés entrent en Syrie et prennent Damas. L'offensive de la R.A.F. contre l'Allemagne commence.

Le round est à Churchill.

Juillet. Les Etats-Unis traversent l'Atlantique et occupent l'Islande. La Syrie est prise. Les Russes se battent férocement, avec de lourdes pertes des deux côtés.

Round de Churchill.

Août. Les Russes contre-attaquent. Ils bombardent Berlin. Churchill rencontre Roosevelt sur l'Atlantique. Le Japon entre en pourparlers avec les Etats-Unis pour leur extorquer des concessions. L'occupation de l'Iran par les Alliés permet à la Russie de recevoir le matériel allié.

Le round est encore à Churchill.

Septembre. La menace allemande contre Moscou s'aggrave. Le général Timochenko descend vers le Sud regrouper les armées russes et préparer de nouvelles troupes, les effectifs de Boudienny étant éprouvés par la perte de Kiev et la traversée du Dniéper. Léningrad est atteinte et le siège commence.

Le round est à Hitler encore une fois.

Octobre. Rostov est attaquée, et les nazis pénètrent en Crimée. Léningrad est encerclée, et la poussée vers Moscou se précise en un large demi-cercle. La grande offensive allemande est commencée. Partie de Kharkov, au-dessus de Kiev et du front de Smolensk, elle menace de tout balayer.

En Extrême-Orient, les Japonais ne parviennent pas à leurs fins diplomatiques. Les autres fronts sont stationnaires, et la guerre sous-marine est de plus en plus réduite.

Coup nul.

Novembre. Kerch tombe, et Rostov semble perdue. Moscou est compromise par des progrès incessants, mais réduits, de l'armée allemande. Les Anglais commencent l'offensive de Libye le 18, en partant du cœur du désert. La surprise leur donne des avantages initiaux. En Extrême-Orient, les nuages de guerre s'amoncellent.

Le round est à Churchill

Décembre. L'offensive alliée en Libye se poursuit au delà de Benghazi contre un adversaire affaibli.

Les Russes, par des contre-attaques, dégagent Rostov et repoussent les Allemands jusqu'à Taganrog sur la mer Noire. Ils relèvent Léningrad de l'encerclement. Les Allemands sont en pleine retraite près de Moscou.

La guerre est déclarée en Extrême-Orient où les Japonais coulent des cuirassés alliés, s'emparent de plusieurs îles et menacent les Philippines et la Malaisie. Ils subissent eux-mêmes des pertes sensibles.

L'Amérique entre en guerre aux côtés de la Grande-Bretagne, de la Russie et des puissances alliées. Churchill se rend à Washington, où les plans des Alliés sont arrêtés.

C'est un round gagné par Churchill. Mais la partie n'est pas terminée...

L'Amérique parmi nous

Sur un bombardier américain, combattant aux côtés de la R.A.F., le drapeau américain a été agrémenté de l'insigne personnel du pilote qui a un sens poussé de l'humour.

Les Etats-Unis sont amis de l'Egypte par tradition. La guerre a marqué l'étroitesse de leur réciproque bienveillance, les Etats-Unis étant soucieux de préserver l'intégrité égyptienne, de donner une aide ferme au pays, en permettant des envois nombreux de marchandises. Ils ont délégué leurs hommes les plus réputés, tels que M. James Roosevelt, M. Averell Harriman, Col. Donovan, M. Bullitt, et l'un de leurs diplomates les plus avisés, M. Kirk. Avec l'entrée en guerre des Etats-Unis, les éléments d'outre-mer résidant en Egypte prennent une importance remarquable.

L'AIDE AMERICAINE

a contribué à la victoire de Libye

par JOSEPH LEVY

correspondant du « New York Times »



M. William Bullitt, représentant personnel de M. Roosevelt dans le Moyen-Orient, salue M. Alexander Kirk, ministre des Etats-Unis.

Quoique la participation de l'Amérique à cette guerre ne date que de quelques jours, l'aide que l'armée des Etats-Unis avait déjà donnée à la Grande-Bretagne et au Moyen-Orient a rendu possible la victoire de Tobrouk — le plus grand coup que l'armée allemande ait ressenti à part celui de la Russie. L'on sait que les forces cuirassées britanniques, équipées de tanks américains, ont chassé les Allemands de la Cyrénaïque orientale, mais on ignore généralement l'importance de l'aide militaire américaine dans cette bataille.

Ce sont des Américains qui apprirent aux Anglais à utiliser les machines construites en Amérique. Les mécaniciens anglais firent le gros du travail d'assemblage et de réparation des tanks endommagés — et ce sont les officiers de l'armée américaine qui dirigèrent les opérations avant la bataille. Quand l'offensive commença, les experts américains demandèrent à entrer au cœur de la bataille, pour s'assurer que tous les tanks que l'on pouvait recouvrer puissent retourner à l'action. C'est grâce à cette assistance américaine que les Anglais purent remplacer 70 % de leurs pertes en tanks depuis le début de l'offensive.

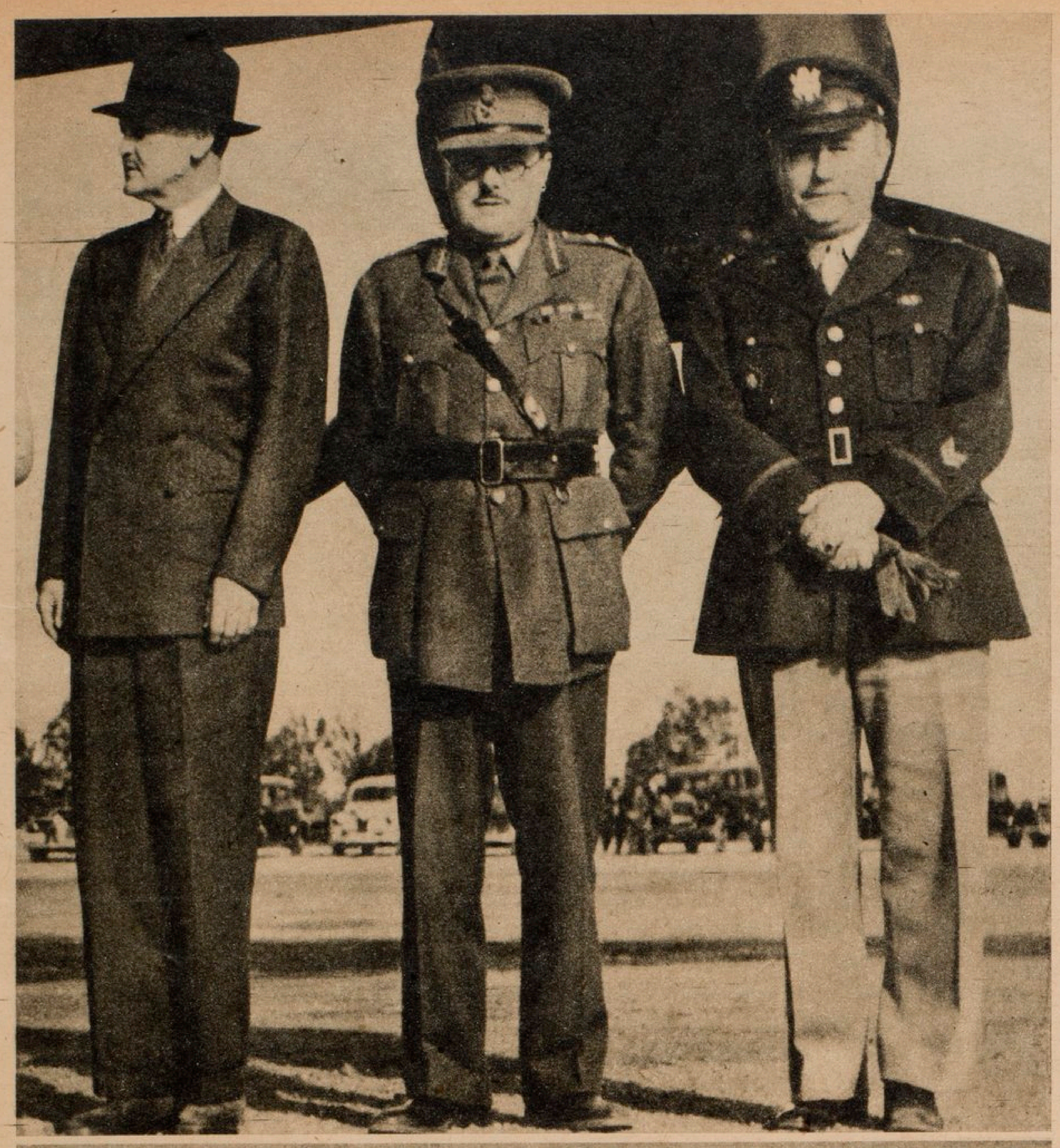
Beaucoup de ces hommes de l'armée américaine subirent le feu plusieurs semaines. Malgré leur petit nombre, ils firent un travail essentiel, qui aida à donner du mordant à la poussée qui met fin aux ambitions africaines d'Hitler, tandis que les Russes brisent ses espoirs asiatiques.

L'homme qui organise et coordonne cette aide à la Grande-Bretagne est le colonel U. Piburn de Lamont, Oklahoma. Vétéran spécialiste de tanks, il a dirigé son équipe avec tant de science, que les compliments de plusieurs officiers de haut rang lui sont parvenus. Le nouveau commandant de la huitième armée, le lieutenant général Ritchie, a dit : « Vous autres, les gars, vous faites de la bonne besogne. Nous l'apprécions hautement. »

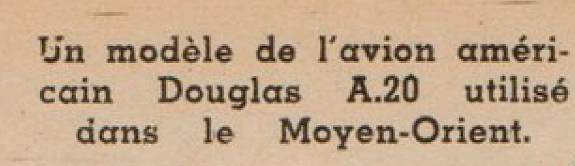
Le colonel Piburn est un petit homme, mais son activité énergique ne laisse aucun doute sur sa capacité. Il a passé beaucoup de temps dans le désert, et le vent ensoleillé et brûlant a bruni sa peau colorée qu'il attribue à ses ancêtres Cherokee. Durant un raid allemand, il perdit son automobile en pièces, mais ne fut pas blessé.

Un des principaux officiers sous Piburn est le major Joseph Colby, collaborateur du dessinateur du nouveau tank moyen qui contient un moteur de type d'avion utilisé aux Etats-Unis sur les « M 3 S ». Il est chargé du travail de coordination — il assemble et répare des tanks américains et enseigne à des officiers britanniques à en faire autant.

Le major William W. Cornog de Lavonna, Georgie, un grand homme tranquille qui agit et parle peu et ne manque pas son but, dirige l'école de tanks américaine. Il l'a développée au point qu'il enseigne aux Anglais à faire marcher les machines américaines en un jour. Les Américains félicitent les équipes britanniques pour leur habileté, mais les Britanniques n'ont pas de mots pour qualifier leurs instructeurs américains...



Une mission militaire a été envoyée par les Etats-Unis dans le Proche-Orient pour étudier les problèmes soulevés par l'utilisation du matériel de guerre américain. Voici, à gauche, M. Alexander Kirk, ambassadeur des Etats-Unis en Egypte, Sir Robert Haining, intendant général britannique dans le Moyen-Orient, et le brigadier général Russell L. Maxwell, chef de la mission militaire américaine.



Un modèle de l'avion américain Douglas A.20 utilisé dans le Moyen-Orient.

NOS TANKS sont satisfaisants

nous dit le général Maxwell

chef de la mission militaire des Etats-Unis en Afrique du Nord

Quittant le général Maxwell, je demande à être introduit à la légation d'Amérique, auprès du général Adler.

Homme grand, vigoureux, rayonnant d'énergie, les yeux gris clair, sûr et compréhensif.

— L'entrée en guerre des Etats-Unis devrait être considérée comme un bienfait pour toutes les nations soucieuses de leur indépendance, car les Etats-Unis, suivant leur politique traditionnelle, n'ont pas de visée impérialiste, n'en auront jamais. Vivre et laisser vivre, tel est notre principe national. Le Président l'a admirablement souligné dans ses nombreux discours, et l'a répété récemment. Notre pays s'est levé pour que son idéal ne soit pas mis en danger, et sa force puissante sera entièrement consacrée à cette tâche. Il cherchera l'ennemi où qu'il se trouve et ne baissera pas les armes avant d'assurer une solution décisive.

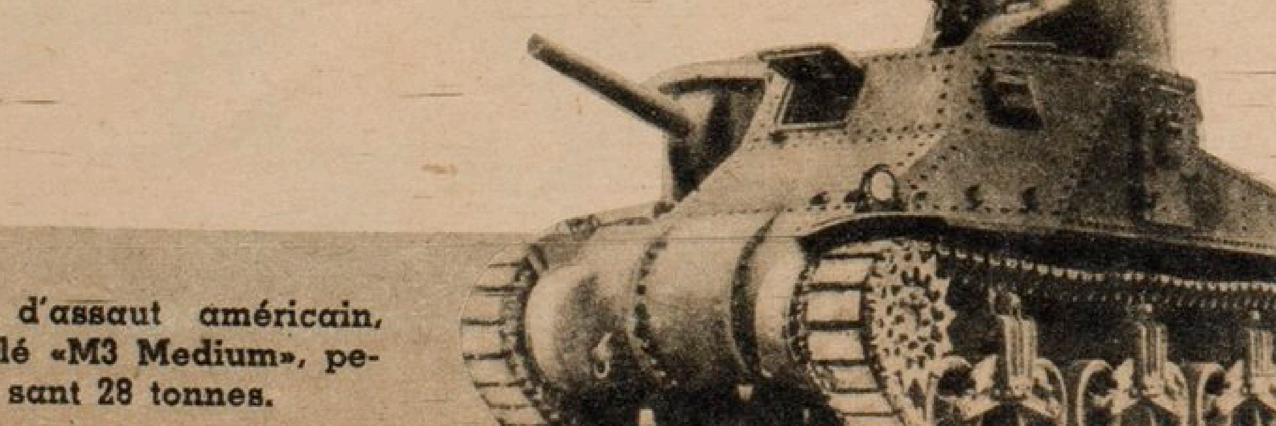
« ...**L'après-guerre?** Comment le concevoir plus clairement qu'en lisant la charte des nations libres, dressée par Churchill et Roosevelt, sur l'Atlantique? Vous nous faites le reproche qu'avant la guerre, les Etats-Unis, retirés sur leur continent, s'intéressaient trop peu au maintien de l'ordre dans le monde. **Aujourd'hui, cette faute sera évitée.** Notre Président s'en est gardé, il fera suivre ses vues dans l'avenir.

« ...**Mon travail?** Surveiller, organiser tout ce qui concerne l'aviation, comme je le disais à la presse l'autre jour. **Nous avons appris beaucoup de choses dans la technique aérienne,** et je crois que vous remarquez quelques fruits dans la guerre du Pacifique. Avec la flotte aérienne réduite des Philippines et des îles Hawaï, nous avons coulé trois vaisseaux de guerre japonais, nous avons repoussé plusieurs attaques et essais de débarquement aux Philippines, nous avons exécuté des raids meurtriers contre l'ennemi. Cela vous indique la qualité de nos appareils, que le monde entier nous achète, l'adresse de nos pilotes. Les nouvelles tactiques aériennes que je ne peux vous révéler, car elles pourraient servir l'ennemi, peuvent être caractérisées par les mots: la force aérienne des Etats-Unis attaque, mais n'abandonne jamais.

« Contrairement aux Allemands, nous comptons davantage sur l'adresse de nos hommes, et, vous le voyez, nous avons raison d'en être fiers.

« ...Pour le matériel, je ne peux encore une fois que donner la parole de notre Président qui a assuré toutes les nations que l'Amérique ne serait pas prise en défaut. Le matériel parviendra en quantité selon les engagements contractés, et l'accroissement du rythme de production permettra de dépasser les commandes.

« ...La cinquième colonne aux Etats-Unis? Elle est évidemment assez nombreuse dans un pays composé d'éléments divers. Mais celle-ci, jouissant du droit de libre parole, dont les Américains sont fiers, s'est ouvertement déclarée depuis longtemps. Nous estimons que c'est une liberté essentielle que de pouvoir écrire et parler librement sur tous les sujets. Nous n'avons pas voulu intervenir dans ces prérogatives de l'individu, et les éléments antinationaux ont été remarqués dans leurs manifestations publiques. La saisie de tous les individus suspects a été facilitée par cet étalage préalable de mauvaises raisons et de professions de foi achetées. »



Char d'assaut américain, appelé «M3 Medium», pesant 28 tonnes.

LE MATERIEL ne fera pas défaut

nous dit le général Adler

chef de la section aérienne de la mission militaire des Etats-Unis en Afrique du Nord

Dans l'immeuble de l'Intendance, à la rue Tolombat, un planton m'introduit dans l'aile réservée à la mission américaine. De grands jeunes gens, à la voix basse, à la politesse simple et bienveillante, m'accueillent.

Le général consent à me recevoir, me dit un secrétaire, après quelques instants de conférence.

Dans un grand bureau, assis auprès d'une table chargée de documents, le général Maxwell me prie de lui poser les questions qui m'intéressent. Une bonté courtoise, empreinte sur ses traits, la parole affable, l'attention prêtée aux moindres mots, indiquent l'homme qui s'intéresse au détail, à la composition des problèmes qu'il examine.

— Nous ne sommes pas des stratèges, me dit-il dès l'abord, confirmant mon impression initiale, mais des techniciens envoyés des Etats-Unis, dont l'objet essentiel est d'étudier les problèmes soulevés par l'utilisation de notre matériel de guerre. Nous avons chacun délimité nos tâches. Le général Adler s'occupe, par exemple, des questions aériennes, où il est spécialisé depuis de longues années. Quant à moi, chef de mission, les rapports me parviennent pour être suivis aux Etats-Unis.

« ...Nous prenons en considération tous les éléments des problèmes sous examen. Nous faisons des tournées dans les grands centres militaires, mais je crois que l'homme au volant de la machine est le meilleur juge de sa valeur. La même arme peut présenter des avantages sous certains angles, des défauts sous d'autres. **Le tank américain, qui fut utilisé à grande échelle, et dont les résultats sont satisfaisants dans l'ensemble, pourrait prêter à la critique malgré ses qualités réelles.** Dans la mise en œuvre d'un char blindé, la vitesse, la cuirasse, l'armement, la facilité de manœuvre, le combustible et les munitions emportées luttent d'importance. Chaque trait, pour être marqué, doit effacer quelque peu les autres. Ainsi, un tank très mobile ne peut être cuirassé aussi lourdement que celui où l'on accuse l'« armement ». **Les tanks américains, utilisant une chaîne de traction en caoutchouc, sont très maniables.** La chaîne d'acier est « dure » aux grandes vitesses. Les hommes sont secoués et perdent le contrôle des commandes. Ils n'ont pas le conditionnement d'air que certains imaginent. Le moteur est ventilé de manière particulière, pour parer à la chaleur du désert et la poussière qui pénètre les parties vives. L'effet de cette aération profite aux hommes de manœuvre.

« Les rapports transmis, nous les étudions en fonction des circonstances, et si nous jugeons qu'un détail pourrait être amélioré — tous les instruments sont susceptibles de progrès — nous envoyons les motifs aux Etats-Unis. Mais il faut quelque temps pour que la modification demandée apparaisse dans la chaîne de production. Le département d'Etat le communique aux services techniques, qui édictent une nouvelle procédure de fabrication. Quelques semaines plus tard, les nouvelles unités sortent de la chaîne modifiée.

« ...Si notre mission porte sur des renseignements d'ordre stratégique? La technique côtoie souvent les principes de stratégie; mais jusqu'ici, nous n'étions pas en guerre, et n'étions pas mêlés aux secrets stratégiques de la guerre. Nous observions, pour tirer parti du matériel, les meilleures conditions de conduite des opérations.

« ...Je n'ai pas beaucoup de personnel avec moi, mais il est difficile d'envoyer des hommes aussi loin que l'Egypte. J'ai dû passer par Manille et Singapour pour atteindre le Moyen-Orient, longue route que beaucoup ne peuvent entreprendre.

« ...Je ne sais pas si les Etats-Unis coopéreront activement sur les fronts du Moyen-Orient. Les décisions nées de la guerre du Pacifique ne nous sont pas parvenues. »



Le général Elmer E. Adler arbore un sourire encourageant.

LES YEUX ET LES OREILLES DES ETATS-UNIS

Quatorze journalistes américains représentent la grande presse des Etats-Unis en Egypte :

American Magazine :	*Gordon Gaskell*
Associated Press :	*Edward Kennedy et Larry Allen*
Chicago Daily News :	*Richard Mowrer*
Chicago Times :	*Richard Busvine*
Chicago Tribune :	*Sam Brewer*
International News Service :	*Merril et Mueller*
Liberty Magazine :	*Robert Low*
New York Herald Tribune :	*Russell Hill*
New York Times :	*Joseph Lévy*
Life & Time, P.M. :	*Miss Lister*
United Press :	*Virgil Pinkley et Jan Yindrich.*

« Images » a pu interviewer deux d'entre eux qui se trouvaient au Caire cette semaine.



Edward Kennedy, correspondant de l'Associated Press.

LE DANGER NE NOUS EFFRAIE PAS

nous dit Edward Kennedy, correspondant de l'« Associated Press »

Agence de presse, dont les activités sont essentiellement américaines, l'A.P. est une coopérative fondée par les journaux des Etats-Unis. Elle dirige les nouvelles étrangères vers eux plus qu'elle ne les communique au dehors. Ses correspondants disséminés dans le monde envoient de longues colonnes qui forment l'opinion américaine. Edward Kennedy, le « doyen » des correspondants d'Egypte, nous accorde un entretien chez lui, répondant directement, avec sérieux aux questions posées. Il les a pesées mûrement, et sa phrase est frappée avec concision et mordant.

— Les correspondants américains se sont tournés vers la guerre, ils ont un peu négligé l'Egypte. Ils ont eu tort, mais la faute revient aussi aux Egyptiens qui ne se prêtent pas volontiers aux journalistes. Ils oublient que les Etats-Unis permettent à toute idée politique nouvelle de prendre corps.

Cantonnés dans le terrain militaire, ils ont enduré les privations de leurs collègues anglais, éprouvé les mêmes sensations de force dans la bataille.

« Certains meurent à leur tâche, mais le danger ne les effraie pas. L'un de mes amis les plus chers, Ralph W. Barns du « New York Herald Tribune », parti en Grèce, au cours d'un raid sur Bari, dans un bombardier, a été pris par le tir antiaérien. L'appareil ne répondit plus aux commandes et s'écrasa sur une montagne yougoslave.

« En quête de nouvelles, nous nous aventurons toujours plus avant, en nombre croissant, pénétrés de la routine de notre besogne. Etrange routine, que celle qui nous familiarise au chaos d'une guerre!

LES OBSERVATEURS MILITAIRES

« Nos militaires jouent un rôle singulier dans la guerre du Moyen-Orient. Définie avant l'entrée en guerre des Etats-Unis, leur fonction était de surveiller et enseigner. Leur statut légal était semblable en tous points à celui des forces étrangères libres, mais ils ne se battaient point. L'observation des performances du matériel américain les approchait de l'action. Dans un tank, les quatre places disponibles sont réservées à des postes de combat. L'observateur remplissait le sien propre.

« Le sergent Delmore Park, appartenant à une équipe de tanks de récupération, fut la première victime militaire américaine de cette guerre dans le Moyen-Orient.

« ...Je ne crois pas que nous ayons des troupes de combat dans le Moyen-Orient dans un proche avenir. Nos techniciens ont rendu des services appréciables, nos hommes ne sont point nécessaires. Les troupes britanniques suffiront à toutes les éventualités militaires; nous engagerons nos forces dans les théâtres lointains de la Chine. La lutte entreprise contre le Japon est difficile, il me semble: elle durera longtemps. Nous envahirons ses territoires et ne nous arrêterons pas à des demi-mesures. La guerre de Libye, qui défend un chaînon essentiel des communications mondiales, se joindra aux défenses connexes de Singapour et d'autres points vitaux.

« Nous avons perdu l'attitude isolationniste qui nous paralysait jusqu'ici, et le monde sera notre champ d'expériences.

SERVICE DE PRESSE AMERICAIN

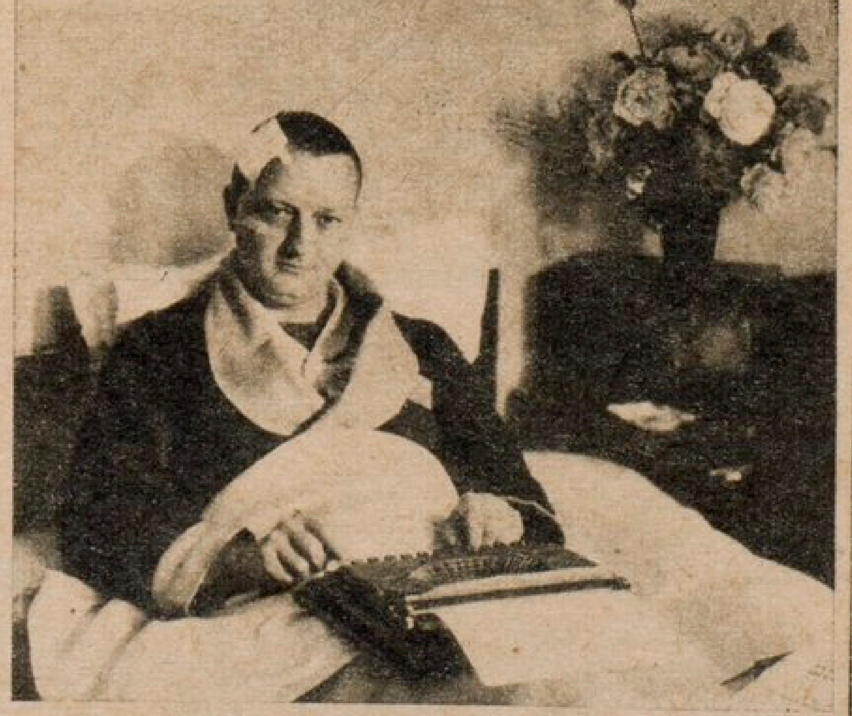
« Je voudrais qu'un service de presse américain régulier soit créé en Egypte. Nos principes, respectueux des libertés individuelles, nous permettraient de renseigner un public inquiet et avide d'informations. Les nouvelles de guerre sur les fronts défendus par les Américains seraient moins brèves.

« En Allemagne, la guerre est révélée par d'autres moyens. Point de correspondants de guerre. Chaque brigade ou régiment possède un photographe et un chroniqueur cadrés. Les hommes sont munis d'appareils photographiques ou de caméras. Leurs documents sont transmis à un bureau, qui effectue un choix judicieux sur des millions d'exemplaires. Pour les Alliés, les prisonniers fouillés soigneusement portent des indices précieux, et leur matériel photographique est dépouillé avec soin.

« Le chroniqueur communique des faits collationnés, transmis dans les nouvelles officielles. Aucune autonomie de pensée. La propagande, organisme précis et délicat, forge sa nouvelle. Mais elle ne convainc qu'un nazi. Les esprits critiques s'en méfient.

« Aux Etats-Unis, au contraire, les secrets d'Etat sont préservés en chambre close, mais la presse est libre de tout dire. Je ne sais pas de pays où elle reproduit plus fidèlement les préoccupations individuelles. La propagande allemande se fonde sur la flatterie des égoïsmes individuels, la peur qui paralyse. Notre force est dans la vérité.

« Notre censure, par un arrangement « étanche », renseignerait et impressionnerait le lecteur. Nous ne craignons pas de dire nos fautes dans la défense de Pearl Harbour, des Philippines. L'on fera crédit à notre confiance dans l'avenir de la guerre. »



Larry Allen, correspondant naval de l'Associated Press, envoie, de son lit, un article à son journal.



Un officier de la R.A.F., retour d'un raid en Libye, en compagnie de la correspondante de guerre américaine, Miss Morley Brook Lister.

J'ACCOMPAGNERAI LES F.F.L.

nous dit Miss Morley Lister, première journaliste américaine partie au front

Première journaliste américaine partie au front, correspondante de guerre, elle habite l'Egypte depuis de longues années. A « P.M. » et au « Time », elle envoie des traits pleins d'humour sur la politique égyptienne et sur la guerre.

— Je reviens du désert, que j'aime beaucoup, nous dit-elle. La paix du désert, il est curieux de la trouver en pleine campagne. Mais c'est vrai, la paix du désert, le silence, l'air vif, la netteté du paysage vous pénètrent vite. Il y a un « thrill », une émotion extraordinaire, à suivre les troupes victorieuses. Comme sur mer, l'on ne voit pas l'ennemi, l'on se dirige au sextant et à la boussole, et de vastes étendues, sans point de repère, noient les opérations. L'on ne sait où trouver les siens et l'ennemi. Le sens de l'aventure se réalise, vous passionne.

« Je voudrais être plus utile. J'ai conduit une ambulance pour les Forces françaises libres en Syrie et en Palestine, et j'ai eu l'occasion de porter mon casque, parce qu'on nous mitraillait sur la route. J'ai abandonné le volant. Je le reprendrai avec plaisir, mais auprès des forces françaises seulement. La France, pays où j'ai passé les premières années de ma vie, m'est toujours chère. Je lui porte une affection passionnée, et je ne pourrais me faire à la pensée qu'elle ne retrouverait pas sa splendeur première. Charles Morgan a dit avec raison dans la préface de son dernier livre que « la France est une idée nécessaire à la civilisation ». C'est avec elle que je veux participer à l'effort de guerre. Dès que mes occupations me laisseront des loisirs, j'accompagnerai les soldats de la « Croix de Lorraine ».

A L'OMBRE DE LA CITADELLE

HISTOIRES DE PRISONNIERS

Ils étaient un millier qui traversaient Le Caire par une maussade après-midi. Ils regardaient de tous leurs yeux les rues de la capitale. Déguenillés, leurs bottes de toile souillées, le visage émacié, ils marchaient d'un pas lourd sur la chaussée qui mène à la Citadelle.

A l'arrière-plan, quelques hommes plus bruns, plus petits, en tenue olivâtre suivaient. Ceux-ci parlaient, gesticulaient, et surtout souriaient au caporal blond qui, baïonnette au canon, marchait à leurs côtés. On aurait dit qu'ils cherchaient à gagner son indulgence.

Les taciturnes c'étaient des nazis, les loquaces venaient du sud de l'Italie et de Sicile.

Devant la Citadelle, ils s'arrêtent. Un moment de repos avant de poursuivre la route vers la petite gare de Morasla d'où un train les conduira vers un camp de concentration.

Comme des mouches, une nuée de marchands ambulants apparaît. En quelques minutes, Allemands et Italiens ont vidé les paniers. Ils payent en billets de cinq et dix lires et en pièces de métal de dix pfennings chaque. Les marchands croient avoir fait une excellente affaire. Leurs mains pleines de banknotes, ils s'en vont demander chez des boutiquiers voisins ce que vaut leur argent. En apprenant qu'il n'a aucune valeur, ils reviennent et essayent par tous les moyens d'obtenir de la monnaie égyptienne. Mais les prisonniers rassasiés sourient et du geste signalent qu'ils n'ont pas autre chose. Des passants achètent des billets pour quelques piastres, en guise de souvenir.

LE NAZI D'ESPAGNE

Un grand gaillard blond, à la tête carrée, aux yeux d'un bleu foncé, nous regarde fixement. Nous faisons de même et lui demandons s'il parle le français, l'anglais ou l'italien. Non. Mais son camarade parle l'espagnol. Il a fait partie des forces qui ont combattu dans la guerre civile d'Espagne. Nous arrivons à nous faire comprendre. L'homme est un batailleur. Il aime la guerre qu'il considère un métier masculin. Après l'Espagne, il a combattu en Pologne, en France, et lorsque des volontaires furent demandés pour l' « Afrika Korps », il s'est immédiatement présenté. Mais il n'aime pas le désert. D'ailleurs, il nous montre ses doigts rongés par une maladie microbienne due, explique-t-il, au manque d'eau. Il a été pris aux environs de Sidi-Rezegh. Il croit fermement que l'Allemagne gagnera la guerre. Aucun argument ne viendra à bout de la foi de ce nazi.

L'AUTRICHIEN DE L'AFRIKA KORPS

Celui-ci mord dans son pain au sésame à pleines dents. Il est plus brun que son camarade et n'a pas le type allemand. Il parle français. Comme Hitler, il est Autrichien. Une commission médicale a décidé que son épiderme pouvait supporter la chaleur du désert. C'est pourquoi, bon gré mal gré, il fut versé dans l'armée que Rommel organisait pour combattre en Afrique. Lui n'a pas d'opinion sur la guerre.

« Un camp de concentration, c'est la fin de la lutte », dit-il philosophiquement. Et comme nous voulons savoir ce qu'il pense de la victoire, il se cantonne dans un « je n'en sais rien » peu compromettant.

IL FABRIQUAIT DES JOUETS

Celui-ci est encore Allemand. Il s'appelle Fritz. Dans le civil, il est ouvrier dans une fabrique de jouets de Nuremberg. Aurait-il aimé travailler pour amuser les enfants, au lieu de se battre dans les sables de Libye?

« Non, répond-il en allemand — que l'Autrichien traduit — car cette guerre il la fallait. »

— Pourquoi?

— Parce que l'Angleterre et l'Allemagne ne pouvaient s'entendre.

Son visage fatigué, ses joues creuses, la lassitude visible sur ses traits nous intriguent.

Il s'est perdu dans le désert avec quelques camarades dont l'un est mort de soif, « une mort horrible et lente... » Deux jours sans eau, puis la délivrance: une patrouille britannique passant par là, au moment où le désespoir gagnait leur cœur.

« Les Anglais furent très chics avec nous, dit-il. Ils nous donnèrent leur provision d'eau au risque d'en manquer. » Puis, se reprenant, le nazi affirme: « J'en aurai fait autant. »

UN GARÇON BLOND DE 18 ANS

Un garçon blond de dix-huit ans!

Que faisait-il dans cet enfer?

Il voulait voir du pays. Gœbbels et ses collaborateurs avaient fait de la bonne propagande. Les troupes d'Afrique auraient les meilleures terres, les cultures les plus riches, une fois la guerre gagnée. Ces hommes seraient les premiers grands colons de l'Afrique du Nord — dont on vante tant les richesses.

Croit-il maintenant à ces promesses?

Le garçon larmoie. Non, sa désillusion est complète. Mais le voici souriant. On lui a dit que pour Noël un bon repas allait être servi, l'eau lui vient à la bouche d'avance. Il nous demande confirmation de la bonne nouvelle. Qui oserait le décevoir?

« LA GUERRE EST INHUMAINE »

Celui-ci frise la quarantaine. Il faisait partie de la 21e division de tanks. Il est presque aphone. Il affirme que la guerre est inhumaine et que les Allemands ne sont pas faits pour la bataille au désert. Il croit qu'ils seront battus en Afrique du Nord, mais qu'ils vaincront en Europe. Le vieux continent c'est leur domaine. Il accepte de laisser le reste à l'Angleterre. C'est le seul qui parle l'italien, car sa femme est native de la Péninsule.

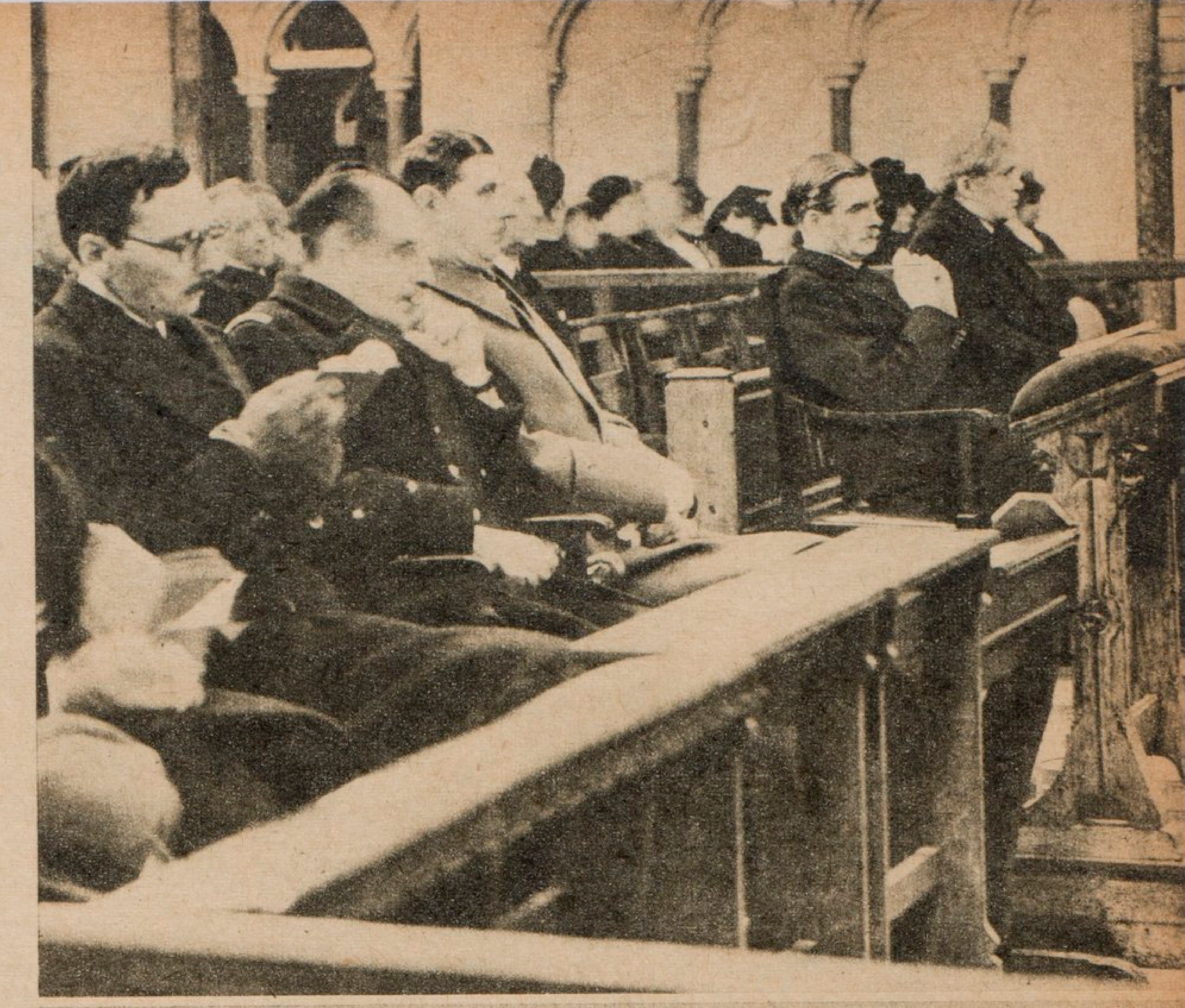
L'HISTOIRE DU FAKIR HINDOU

Gesticulant, souriant et obséquieux, le sergent italien tire de sa poche une photo: « Mia moglie, miei bambini. » Ils sont en Sicile. Il tend la photo au caporal britannique qui rit et dit: « Good. »

Le sergent italien raconte que lors de la retraite de son régiment au Djebel Akhdar, il perdit contact avec ses camarades. Ayant arboré des vêtements civils trouvés dans une demeure inhabitée, il vint au-devant des Sikhs qui avançaient. L'ordre fut donné de fouiller le « colon ». On trouva sur lui son livret militaire et il fut fait prisonnier. Depuis lors, il a beaucoup de respect pour le flair des Sikhs. Ils constituent d'ailleurs, affirme-t-il, la race des fakirs.

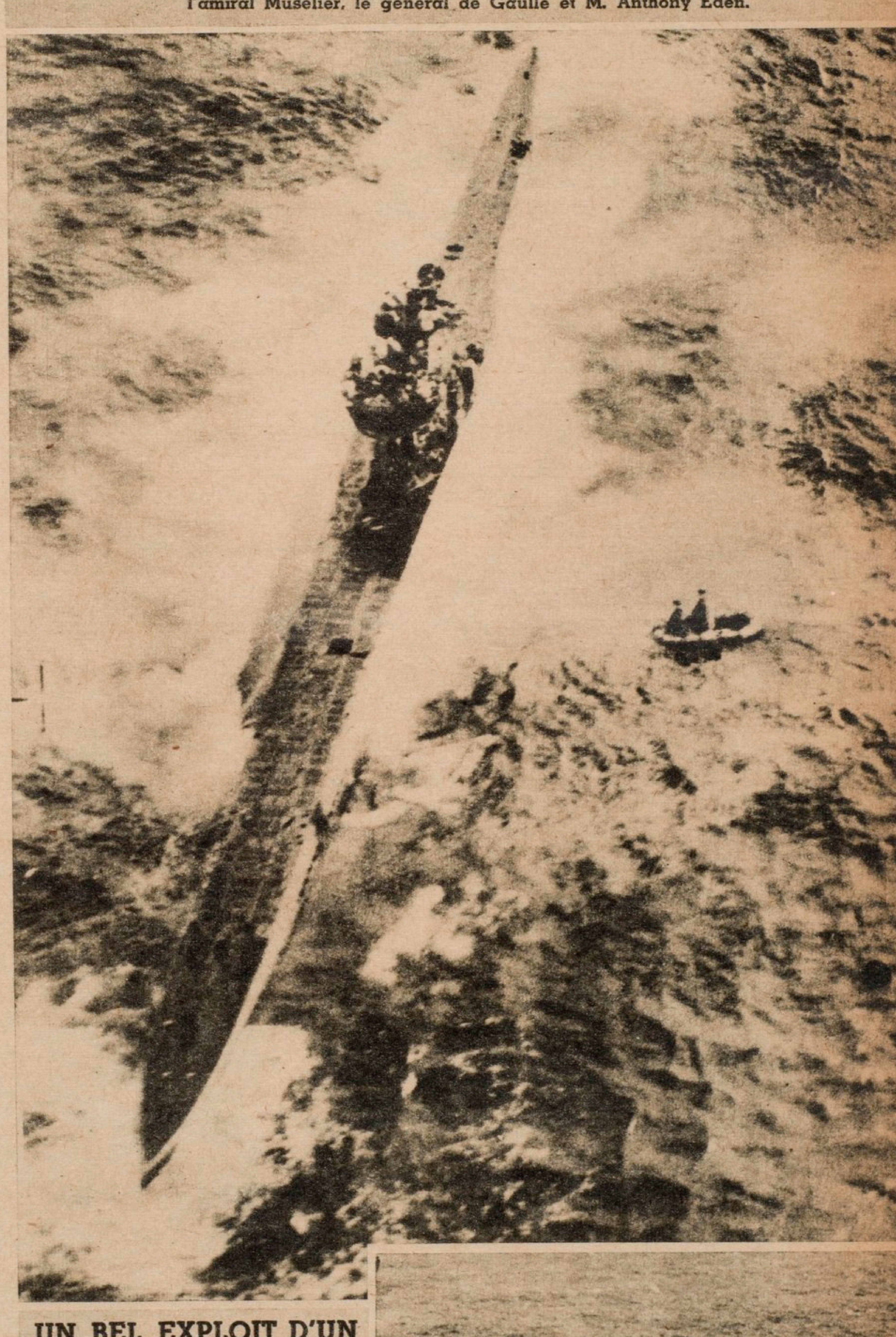
Les Britanniques ont toujours été les grands amis de l'Italie, dit-il. Si Mussolini a été entraîné dans la guerre, c'est qu'il avait des comptes à régler avec la France. Autrement, jamais l'Italie n'aurait combattu le « grande impero britannico ». On voit bien que le prisonnier cherche à se faire des amis. Car il nous demande de traduire ses paroles au caporal britannique.

J. T.



UNE MESSE DE REQUIEM POUR LES OTAGES FRANÇAIS FUSILLES

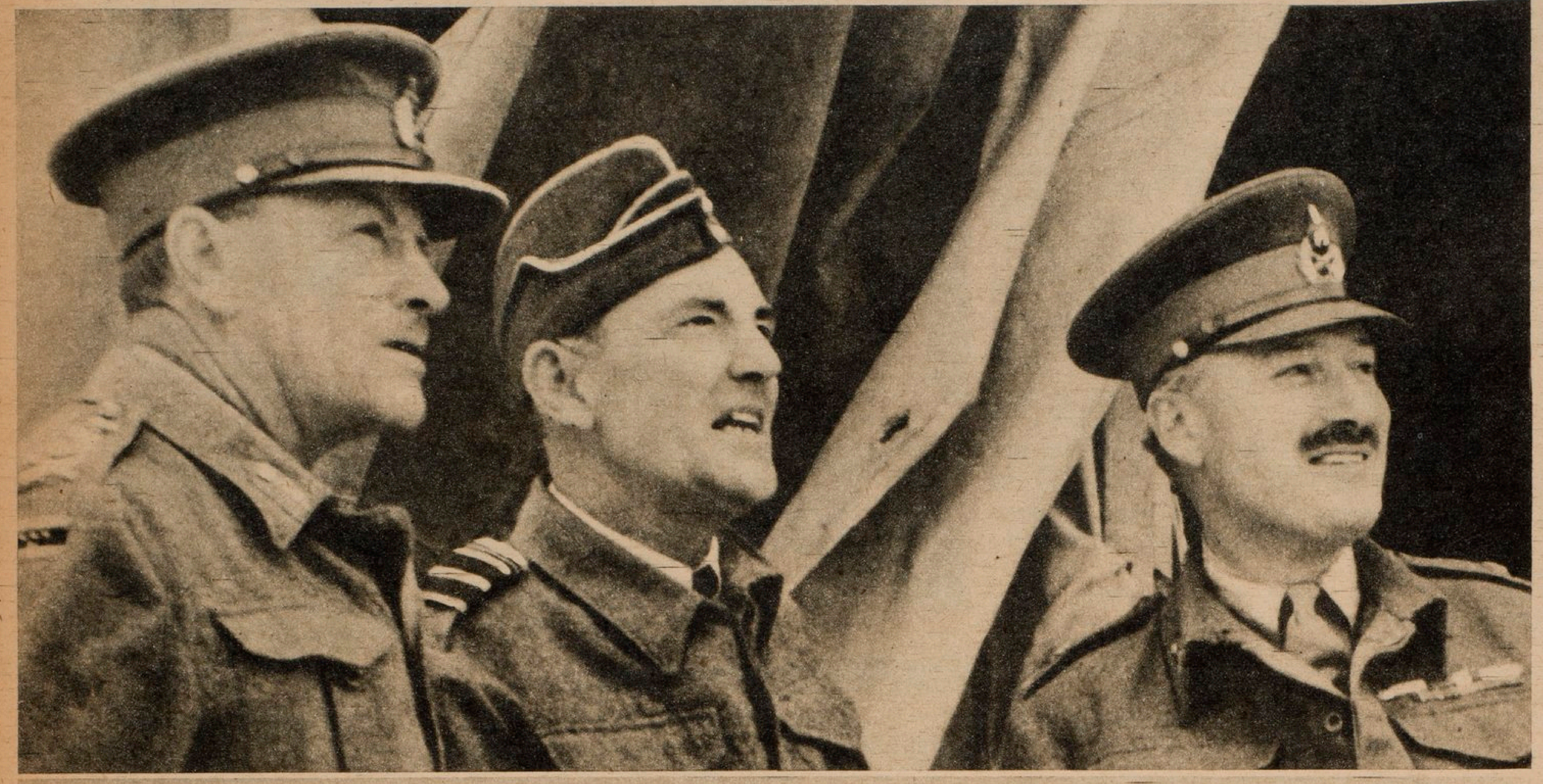
Une messe de Requiem fut célébrée à l'église St. James, à Londres, pour le repos de l'âme des otages français fusillés par les Allemands, à la suite d'attentats commis en France sur des officiers des troupes d'occupation. On reconnaît, aux premiers rangs de l'assistance, l'amiral Muselier, le général de Gaulle et M. Anthony Eden.



UN BEL EXPLOIT D'UN AVION DE LA R.A.F.

Apercevant un sous-marin ennemi dans l'Atlantique, un avion de la R.A.F. piqua sur lui et parvint à l'atteindre de ses projectiles. Une large flaque d'huile apparut sur l'eau et le sous-marin, gravement atteint, dut flotter à la surface et hisser le drapeau blanc. Les pilotes de l'avion continuèrent à surveiller le sous-marin jusqu'à l'arrivée de navires britanniques qui l'escortèrent jusqu'au port le plus proche. Ci-contre : deux scènes de l'abordage du sous-marin par les autorités britanniques.

LA 8ème ARMEE ATTAQUE



GENERAL AUCHINLECK — AIR-MARSHALL CONINGHAM — GENERAL RITCHIE

C'est grâce à ces trois dirigeants de l'offensive britannique en Libye que la victoire a pu être remportée. L'ennemi est désormais loin et les occupants de Benghazi vont poursuivre leur route triomphale jusqu'en Tripolitaine. Voici, de gauche à droite : le général Auchinleck, commandant en chef des troupes britanniques dans le Moyen-Orient, le maréchal de l'Air Coningham et le général Ritchie, commandant de la 8ème armée.

Carte de l'avance des troupes impériales en Cyrénaïqı



Des cimetières nombreux, contenant le:esto

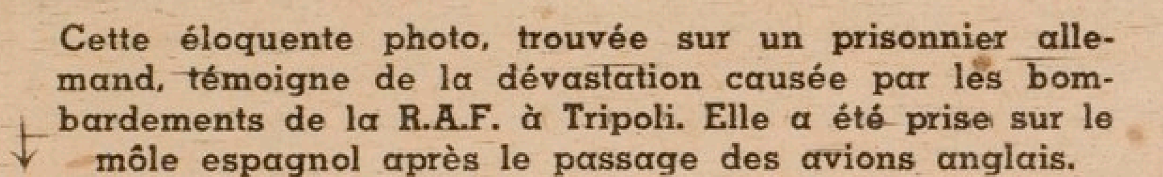
Quantité de véhicules blindés et de mérie abandonnés par les troupes de l'Axe. Ici chars d'assaut allemands en flammes apr le des troupes britanniques.

ET POURSUIT



nt lerestes de soldats allemands et italiens, parsèment le désert. Quelques soldats britanniques examinent les tombes des disparus près de Tobrouk.

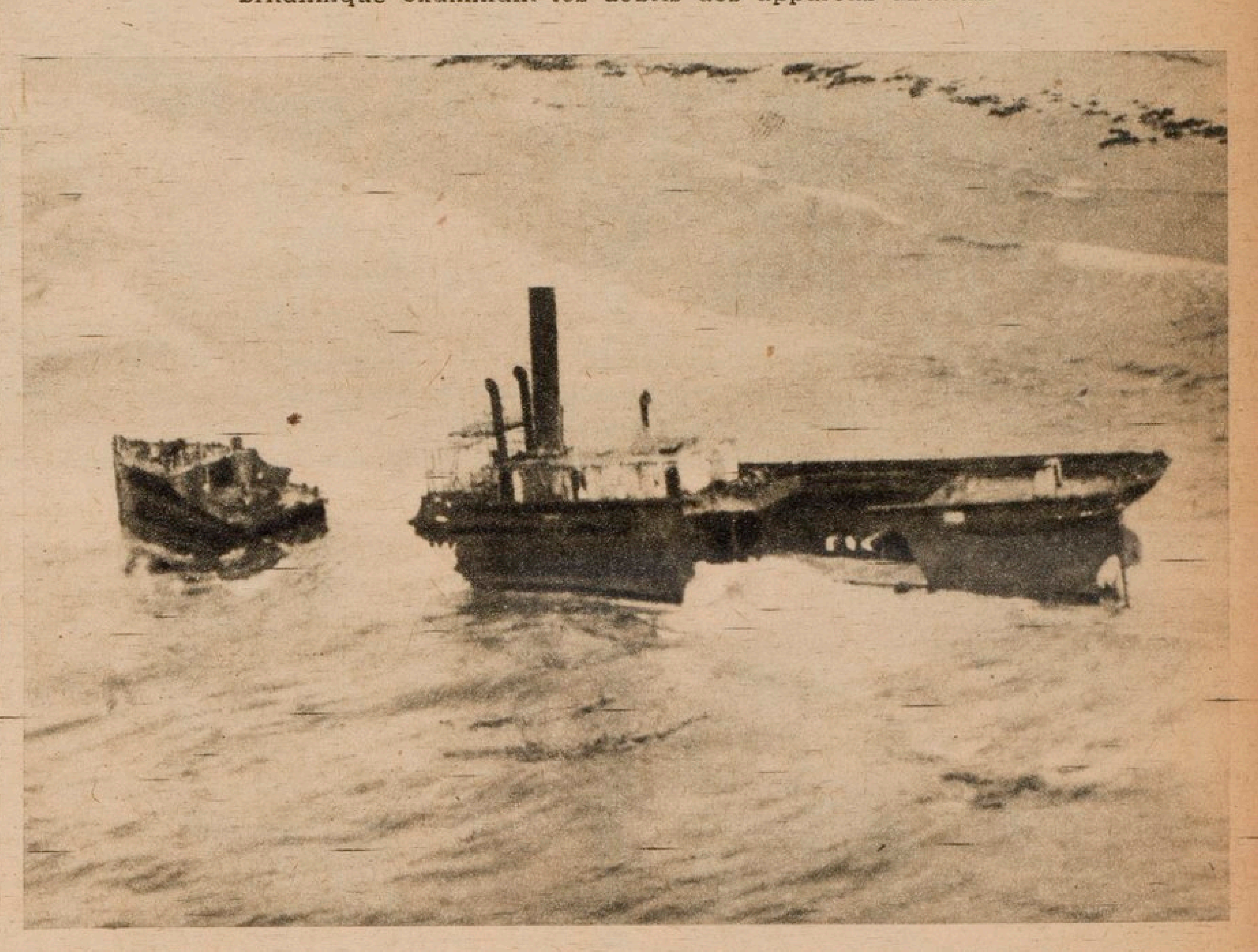
e méričel furent
e. \ci quelques
apr le passage
es.



Cette éloquente photo, trouvée sur un prisonnier allemand, témoigne de la dévastation causée par les bombardements de la R.A.F. à Tripoli. Elle a été prise sur le môle espagnol après le passage des avions anglais.



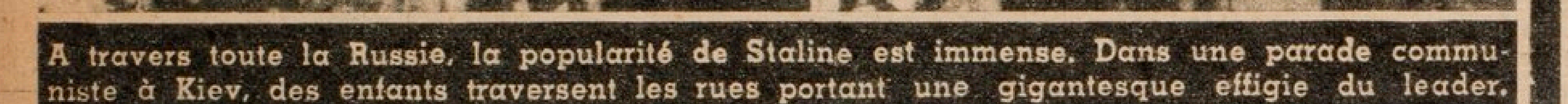
Un raid italien sur Kasr-el-Abid se termina par une hécatombe d'avions ennemis abattus par la batterie antiaérienne de l'endroit. Notre photo montre des soldats de l'armée britannique examinant les débris des appareils abattus.



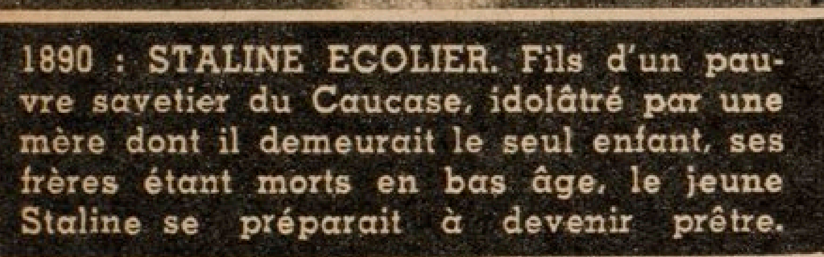
Un vaisseau ennemi coupé en deux gisant sur la côte de la Libye. Nombre de navires de l'Axe ont trouvé une même fin en essayant de ravitailler en Libye les soldats ennemis en retraite.

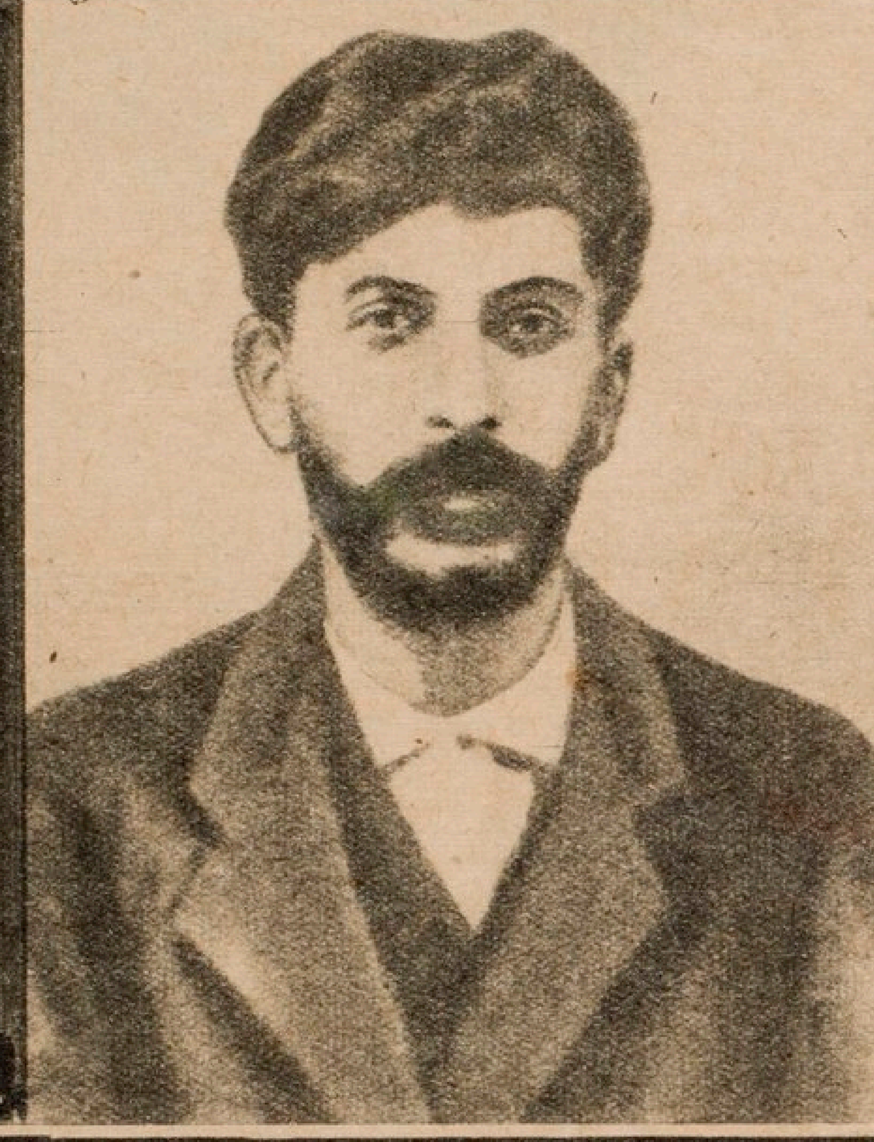
STA

Staline a célébré dimanche dernier son 62ème anniversaire


A travers toute la Russie, la popularité de Staline est immense. Dans une parade communiste à Kiev, des enfants traversent les rues portant une gigantesque effigie du leader.




1890 : STALINE ECOLIER. Fils d'un pauvre savetier du Caucase, idolâtré par une mère dont il demeurait le seul enfant, ses frères étant morts en bas âge, le jeune Staline se préparait à devenir prêtre.


1905 : STALINE REVOLUTIONNAIRE. Arrêté à Batoum pour avoir incité des ouvriers à la grève, il fut condamné à dix-huit mois de prison et à trois années d'exil en Sibérie.


Dans la province de Gorki, près de Moscou, Staline photographié en compagnie de Lénine dont il avait fait son « dieu » et dont il devait devenir le brillant successeur.

Une figure rude, étrange, une taille épaisse enserrée dans une tunique vert sale, à laquelle il manque toujours un ou deux boutons, tel apparaît à première vue Joseph Staline, fils d'un savetier géorgien, maître de la destinée de 180 millions d'âmes, chef d'un pays qui s'étend sur le sixième de la surface du globe. Rien en lui ne justifie les appellations dont on l'a qualifié bien des fois: Al Capone, Ivan le Terrible, Antéchrist. Staline, l' « homme d'acier ». Il semble plutôt pétri de la terre de son Caucase natal. Il lève la tête: on ne peut pas s'empêcher de songer alors à la définition de Zinoviev: « un singe caucasien aux yeux jaunes ». Terriblement prenants, les yeux de Staline! De ses paupières obliques, sous des sourcils broussailleux, part un regard aigu comme une lame. C'est en regardant ses yeux que l'on comprend que l'acier est dans son cerveau et non pas dans son corps. L'impression dominante qu'il donne est celle de la sérénité: « Staline sait tout ce qui se passe dans l'immense espace de la Russie. Mais rien ne l'agite. Cet homme n'a pas de doutes », a dit Dmitrievsky.

Il parle peu, fume sa pipe et fixe son regard presque constamment droit devant lui. D'ordinaire, sa physionomie dégage une expression bienveillante. A table, il mange de bon cœur, d'une façon plutôt gloutonne et désordonnée. Il arrose ses repas de nombreux verres de vin âcre du Caucase. De temps en temps, il interrompt sa mastication pour émettre quelques remarques. Elles sont toujours justes et pénétrantes.

Une fois, un convive étranger émit à mi-voix une opinion qu'il destinait à son voisin de table exclusivement. Staline entendit le propos et répliqua calmement: « Ce ne sont pas seulement mes doigts qui sont sanglants. J'ai du sang jusqu'aux coudes... » Il ajouta: « L'opinion des autres à mon égard ne m'intéresse pas. Au delà des frontières de l'Union Soviétique, rien ne m'importe. » C'était en 1936. Depuis, l'attitude de Staline a changé, par la force des événements.

Car cet homme possède une qualité qui a toujours fait défaut aux autres dictateurs: il sait admettre et corriger les fautes qu'il commet. Corps et âme, il s'est jeté dans une tâche gigantesque. Il n'a aucune pitié envers lui-même ni envers ses satellites; il leur répète sans cesse qu'ils doivent accomplir en dix ans ce que les autres ont fait en un siècle. Dans la pièce claire qu'il occupe au Kremlin, ou dans sa maison de campagne, le maître de la Russie travaille sans relâche, animé par une volonté inébranlable. De nouvelles villes ont surgi du sol, de Kharkov au lac Baïkal; des réseaux électriques parcourent le Caucase; les immenses greniers de Novorossisk regorgent de blé; des usines sortent, en nombre toujours croissant, des tracteurs et, depuis juin dernier, des tanks; les stations du métro de Moscou sont dallées de marbre du Caucase, si beau qu'il coupe la respiration. Ainsi, le fils de savetier a insufflé une nouvelle vie à son pays. Et pourtant, Staline n'est pas une machine: il a gardé une faculté peu commune de détente, qui lui permet de redevenir humain. Aux funérailles de Maxime Gorki, cet homme pleurait. Il pleurait naturellement, comme un petit enfant, laissant couler librement ses larmes qui, de ses yeux jaunes, tombaient sur sa tunique vert sale.

De la théologie à la révolution

Pour avoir une notion de ce qu'est Staline, il faut voyager dans l'espace jusqu'au petit village de Gori, près de Tiflis, et dans le temps jusqu'en 1879, l'année de sa naissance. Ses frères moururent très jeunes, le laissant fils unique. C'est problablement pour cette raison que son père décida de lui donner une éducation solide et le destina à devenir prêtre. L'enfance de Staline s'écoula d'une façon assez mouvementée. La lecture et l'étude des textes byzantins alterna avec des incursions dans les montagnes, que le jeune « Soso » organisait avec une bande de chenapans dont il était le chef. Sa mère, Yekaterine, disait: « C'est un enfant sauvage. » En dehors de ces escapades, il était assez appliqué: il apprenait vite et bien, faisant preuve, depuis son plus jeune âge, d'une capacité de concentration d'esprit, qui devait, par la suite, devenir sa qualité prédominante. Au bout de trois ans d'études, il fut admis à l'Ecole de théologie de Tiflis. Il y rencontra un groupe de nationalistes géorgiens, des têtes brûlées, qui eurent vite fait d'adopter le jeune Soso. Ils le nourrirent des textes de Karl Marx. Bientôt, il embrassa la cause de la révolution avec une telle ferveur qu'il abandonna toute idée de devenir prêtre et se joignit au parti social démocrate de Tiflis.

Staline avait alors 19 ans. C'était un paysan à moitié instruit, avec une seule idée dans la tête: la révolution. Mais ce n'était pas facile, pour le jeune Soso, de réaliser son ambition. La Géorgie était un pays arriéré et réticent. Les nouvelles de l'extérieur y filtraient lentement. Ceux qui complotaient, à Moscou ou ailleurs, étaient peu disposés, d'autre part, à prêter une attention quelconque au jeune blanc-bec de Tiflis.

Lénine, le «dieu» de Staline

La tâche était dure, très dure. Il aurait peut-être succombé devant les difficultés, s'il n'avait entendu parler de Lénine qui, de Sibérie, était allé en Suisse où il travaillait au triomphe de la cause de la révolution mondiale. Le jeune homme, qui passait ses nuits sur « Le Capital » de Karl Marx, fut immédiatement conquis par la figure légendaire de Lénine. Quel homme ! Quel chef ! Il demandait l'aide de la jeunesse inconnue et anonyme de Russie ! Marx n'était que l'idole de Soso. Lénine devint son dieu. Il parcourait les colonnes de l' « Iskra » (l'Etincelle), journal imprimé par Lénine en Suisse. Il se sentait envahir par un enthousiasme sans bornes, lorsqu'il lisait comment Lénine

LINE

l'homme d'acier



Il semble pétri de la terre de son Caucase natal. Il lève la tête : on ne peut pas s'empêcher de songer alors à la définition de Zinoviev : « un singe caucasien aux yeux jaunes » Terriblement prenants, les yeux de Staline ! De ses paupières obliques, sous des sourcils broussailleux, part un regard aigu comme une lame. C'est en regardant ses yeux que l'on comprend que l'acier est dans son cerveau et non pas dans son corps. L'impression dominante qu'il donne est la sérénité : « Staline sait tout ce qui se passe dans l'immense espace de la Russie. Mais rien ne l'agite ».

voulait que l'« Iskra » devînt une mer de flammes aveuglantes, visibles à tous les Russes parsemés à travers le vaste empire des tsars. Ce feu dévorant, il fallait à tout prix l'entretenir et empêcher qu'il ne devînt un amas de cendres fumantes. « C'est juste, disait Soso, ce feu ne doit pas se transformer en fumée. Cet homme le comprend. » Et dans son esprit, il appela Lénine « l'Aigle des montagnes ».

Lorsque Kurnatovsky, l'ami de Lénine, visita Tiflis, Soso ne le quitta pas d'une semelle, de peur de manquer un seul mot qui pût le renseigner plus complètement au sujet de son héros. Au fur et à mesure qu'il s'enferrait dans sa ferveur révolutionnaire, ses activités devinrent de plus en plus violentes au point qu'en automne 1901, il dut chercher refuge dans les montagnes pour échapper aux poursuites de la police tsariste. En 1902, il fut condamné à 20 mois de prison pour avoir incité à la grève les ouvriers des usines Rothschild et Mantachef à Batoum. Ensuite, le tribunal de répression prononça un arrêt de bannissement pour une durée de trois ans en Sibérie.

La carrière de Yosif Visarionovich Dzugashvili, alias Koba, alias Nizheradze, alias Ghizhikof, alias Ivanovich, alias Staline, avait commencé très tôt. Mais c'est à ce moment qu'il montra à ses amis et à ses ennemis un trait inoubliable de son caractère. Il leur montra que dans toute la Russie il n'existait pas une prison assez sûre pour le garder. Profitant d'un transfert de Novoya Uda, dans les environs du lointain Irkoutsk, il faussa compagnie à ses gardiens. A travers l'interminable Sibérie, il entreprit un voyage que peu d'hommes auraient osé envisager. Nuit et jour, il marcha vers Tiflis, et un soir il arriva chez lui et demanda à sa mère, surprise et affolée, de lui servir un souper abondant, car, lui dit-il, la randonnée l'avait mis en appétit.

Premiers contacts avec les chefs de la révolution

Au cours des brèves périodes de liberté, entre deux incarcérations, il travaillait pour le maître de Genève qu'il n'avait jamais vu, mais qu'il adorait comme un dieu. Excité par la politique de Nicolas II au cours de la guerre russo-japonaise, Lénine avait donné l'ordre de commencer l'action, convaincu que le pays était mûr pour la révolution. Il transmit une infinité d'ordres, auxquels son disciple s'efforça, par tous les moyens, d'obéir. Les instructions avaient beau paraître extrêmes et souvent ridicules: héroïquement, Staline obéissait. La tentative se termina par un échec, prouvant que la Russie n'était pas encore prête pour la révolution, malgré le mécontentement qui grondait partout. Tout en obéissant aveuglément, Staline s'en était rendu compte: ses yeux jaunes avaient commencé à voir loin.

En 1905, le tsar Nicolas décida de promulguer une nouvelle constitution. Les révolutionnaires accueillirent cette décision avec faveur, et pendant un certain temps semblèrent prêter une sorte d'appui au gouvernement. Staline n'aima pas cela. Pour la première fois il voyagea, se rendant en Finlande, à Tammerfors, pour assister à une conférence des chefs du parti. Il détestait les conférences, qu'il considérait comme de pures pertes de temps. Mais dans son esprit lent, il avait mûri la décision d'assister à l'une d'elles, dans le but de secouer l'apathie des partisans.

— Pas d'accords ! Pas de compromis ! Il nous faut remporter la victoire maintenant ou jamais ! Pas de traités: la guerre! Aux armes et marchons!

Cet appel à l'action eut une réception variée de la part des assistants au Congrès de Tammerfors. Ceux qui prêchaient la guerre immédiate en furent enchantés. Les autres regardèrent avec curiosité l'étrange Caucasien qui tenait ces discours enflammés. Parmi ces derniers se rangeaient Trotsky, Zinoviev et Kamenev, triumvirat qui devait, par la suite, donner tant de mal à Staline. C'étaient des mencheviks, convaincus que la révolution devait être provoquée graduellement. Bien que partisans de Lénine, dont ils attendaient une action heureuse, ils n'avaient que faire d'un Joseph Staline.

« Cafard caucasien ! » s'écria dédaigneusement Trotsky. Et il assura ses amis que Staline n'était qu'un larbin à la mentalité arriérée. Depuis, ils ne laissèrent pas passer une occasion de le tourner en ridicule, se moquant de son aspect peu soigné, de ses cheveux graisseux. Impassible, Staline laissa dire.

1907 - 1917

L'acier se trempe

Entre temps, un soulèvement à Moscou avait échoué. Les régiments de Semonovsky et de Ladozhsky avaient eu facilement raison des jeunes révolutionnaires. Staline rageait à froid, devant l'attitude des chefs du parti.

Lénine le calma. Avec son flair caractéristique, il avait été le seul à déceler l'homme de qualité en l'impétueux paysan de Tiflis. Staline connaissait son Karl Marx mieux que quiconque. Il acceptait et exécutait docilement tous les ordres. Il était cent pour cent loyal. La fidélité était une qualité qu'on rencontrait rarement à cette époque.

Les dix années allant de 1907 à 1917 ont laissé une empreinte profonde dans le caractère de Staline. C'est au cours de cette décade que l'homme d'acier se forma, durcit, acquit de la flexibilité et devint la rapière fine et puissante.

C'était un homme seul, qui voulait conquérir un pays immense. Le dieu qu'il adorait était loin, et les communications difficiles. Les autres chefs languissaient en Sibérie ou rédigeaient des pamphlets à Genève. Mettant à l'épreuve toute son obstination, Staline persévéra dans la lutte. Renforcer le parti communiste en Russie, obéir aux ordres de Lénine, éduquer et s'instruire sans cesse: trois objectifs vers lesquels il ne cessa de tendre de toutes ses forces. Avec Lénine, il avait appris la politique. L'édition de plusieurs journaux révolutionnaires le familiarisa avec les rudiments du journalisme. La dureté du régime tsariste lui enseigna des choses encore plus précieuses: maîtrise de soi-même et endurance.

Pendant toute sa vie il avait été rude: maintenant, il était devenu encore plus rude. Il aimait manger abondamment: pendant des mois, il vécut presque exclusivement de pain, de sel et d'oignon ou d'ail. Il fut maltraité, torturé même par les policiers et les soldats: il surmonta avec dédain l'épreuve de la douleur physique. Après une de ses nombreuses évasions, on l'obligea à courir entre une double haie, formée par les soldats alignés de tout le régiment de Salyensky. Chaque homme, au passage, lui assénait un coup de crosse sur la tête. Joseph Staline parcourut le chemin de douleur sans hésiter, sans s'arrêter. Des rangs des fantassins sortit un homme à la tête sanglante, mais à l'esprit toujours résolu.

La déportation en Sibérie

En 1913, il fut condamné à la déportation en Sibérie. Pour le voyage, on lui fit l'honneur d'une escorte d'un demi-régiment. Cette fois-ci, il ne put pas s'échapper. Dans une localité perdue, des geôliers attentifs montaient une garde jalouse autour de l'homme d'acier. Sa captivité dura de longues années.

Staline ne souffrit pas beaucoup de sa déportation aux confins du monde. Il accepta, presque avec satisfaction, une halte qui permît à son esprit lent de coordonner des idées nombreuses et confuses qu'il avait accumulées au cours d'une période mouvementée. Jour après jour, tout en exécutant machinalement les travaux qu'on lui imposait, il retrouvait la netteté de la vision, sur laquelle il avait concentré l'attention de son âme: la révolution. Nuit après nuit, il passait des heures immobile, étendu sur la terre froide et dure, ses yeux jaunes tournés dans la direction de l'ouest où résidait tout son espoir.

A la faveur de la confusion créée par la révolution de 1917, il s'enfuit. La captivité avait jeté de la pondération dans cet homme. Elle lui avait appris à considérer des points de vue qu'il avait négligés jusqu'alors. Il était débarrassé des rêves ardents mais inconsistants qui l'avaient hanté. Ce fut un homme froidement déterminé qui revint des steppes asiatiques, un Staline qui avait cristallisé sa volonté dans un seul objet: instaurer le bolchevisme en Russie. Lénine était toujours son dieu. Mais si le dieu venait à mourir, lui, Staline, savait exactement quelle serait sa conduite.

Mais il avait oublié la longueur de son absence. A Saint-Pétersbourg, il écouta, bouche bée, les discours enflammés de Kerensky. Ses camarades ne s'aperçurent presque pas de son retour, effectué en même temps qu'une foule d'autres exilés politiques. Pourtant, tous ces changements dans la situation ne le firent pas perdre courage. Calmement, il attendit l'arrivée de Lénine. Il eut sa récompense, le jour où le train plombé, après avoir traversé l'Europe, arriva.

Staline affronte Trotsky tout-puissant

Entouré de ses fidèles, Lénine exposait ses plans. La parole du maître pénétra profondément le Géorgien. Ensuite, il retourna à son travail obscur, consistant à créer partout des foyers de révolution. Lénine avait dû partir pour la Finlande avec Zinoviev. Mais la révolution, la vraie, gagnait constamment du terrain. C'est alors qu'arriva, luisant comme un météore dans le ciel de Pétrograd, le sémillant Trotsky. Son heure était venue: il la saisit à pleines mains. Lénine se cachait, Zinoviev et Kamenev étaient absents. Seule une personne pouvait lui barrer le chemin: le cafard géorgien. Mais quelle crainte pouvait-on avoir d'un insecte rampant?

Violemment, Trotsky dénigra le travail accompli par Staline. Le Géorgien se tut et arracha un autre bouton de sa tunique. En lui débordait la haine. Mais ce n'était pas encore le moment du règlement des comptes. Grisé par le succès, Trotsky tonnait sa propagande révolutionnaire à travers tout le pays. Il était le président du Soviet de Pétrograd, il était le premier homme de Russie, il était plus grand que Lénine !

Parfois Staline levait ses yeux jaunes sur Trotsky: alors un imperceptible sourire apparaissait à la commissure de ses lèvres. « Laissons jouer le petit homme ! chantait le Géorgien en lui-même. Son jour viendra ! »

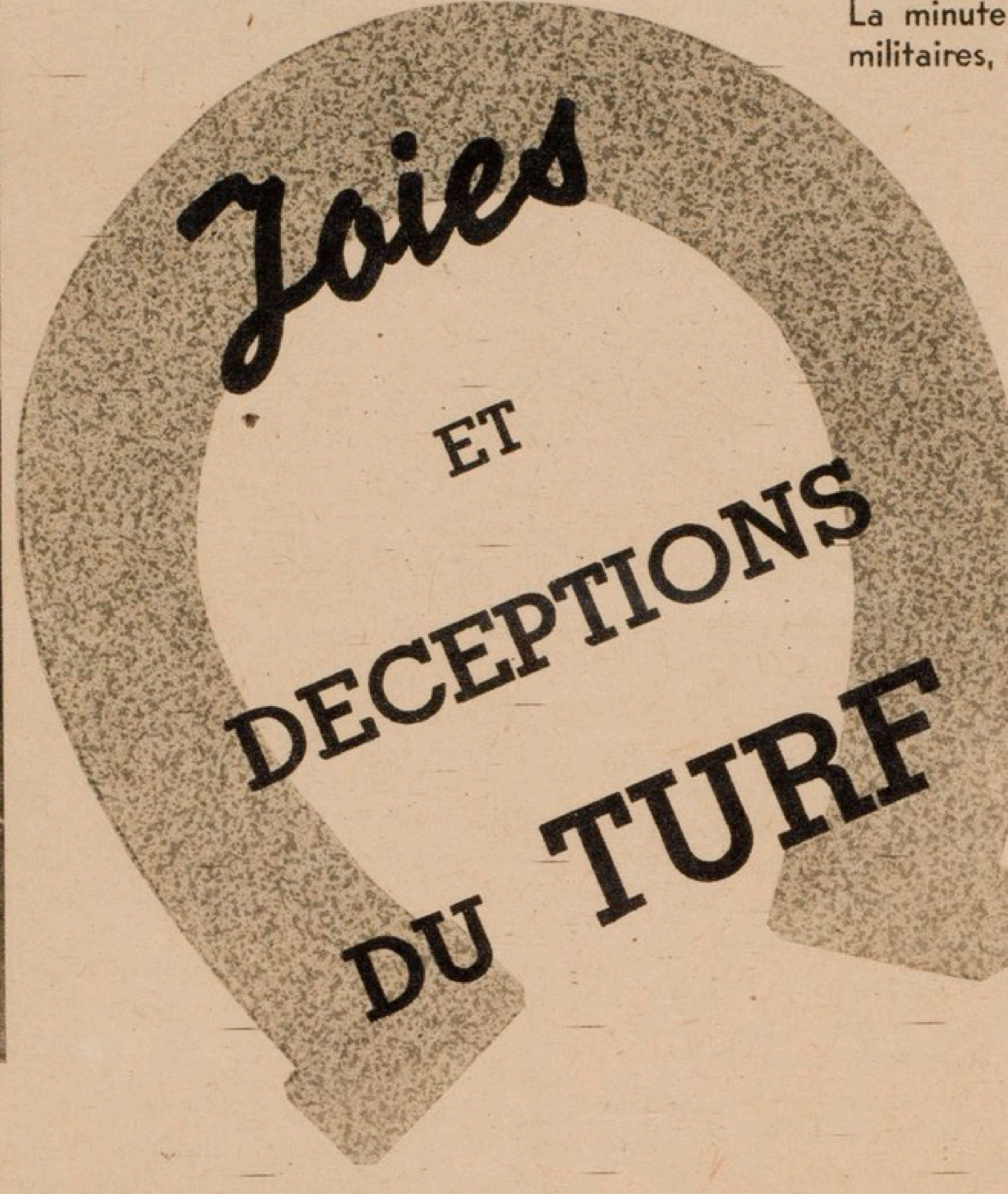
C'est après Brest-Litovsk que Staline croisa le fer avec son rival. La guerre civile entre Rouges et Blancs faisait rage. Lénine faiblissait: le dieu était fatigué et son brillant esprit avait été trahi par une constitution défaillante. Naturellement, il se tourna vers le seul homme qui ne l'avait jamais déçu, l'homme qui croyait en sa divinité. Dans son esprit froid, Staline avait parfaitement réalisé la situation. Le

(Lire la suite en page 18)



La minute fatidique. Les chevaux vont passer le poteau d'arrivée. Ces militaires, cela se voit à l'expression de leur visage, ont misé sur le gagnant

Autour du paddock : Mmes Mohamed bey Sultan et Georges bey Sednaoui dont le pur sang « Zagmo » devait remporter l'épreuve suivante.



Joies et déceptions du turf

Dans l'affluence compacte et tumultueuse d'un hippodrome, parmi le va-et-vient incessant de parieurs en quête de « tuyaux », et de mondaines, partagées entre leur vice du jeu et leur désir de parade, le tumulte des passions étouffe presque celui de la foule. Ce monde bien à part s'agite, se remue, se tourmente, se démène et discute, proteste, crie et jure, tandis que, placides, les chevaux tournent en rond à l'intérieur du paddock.

Mais les discussions animées et les longues palabres ne sont pas l'exclusivité des hippodromes. Déjà dans les bars, au restaurant, au café, partout où se recherchent et se retrouvent les gens du turf, qu'ils soient propriétaires, entraîneurs ou simples parieurs, les débats ont commencé. Ce divertissement populaire a ses fanatiques, qui accepteraient malaisément d'en être privés, et souffrent cruellement durant les deux mois de vacances qui séparent la saison alexandrine de la saison cairote. Quelle joie, au contraire, durant les jours qui précèdent un grand prix ou ceux qui le suivent, de pouvoir se livrer à des commentaires interminables sur les chances d'un gagnant ou la défaite d'un favori ! Mais les parieurs sont tous les mêmes. Ils voient très clair après, et se lamentent à qui mieux mieux sur la malheureuse circonstance qui leur a fait jouer Tarek au lieu de Tamran. « J'étais sûr qu'il gagnerait. N'a-t-il pas fallu qu'à la dernière minute on vienne me faire changer d'idée. Il n'y a que moi à qui de pareilles choses arrivent. C'est dégoûtant ! » Et le malheureux joueur quitte le groupe qui l'a écouté sans beaucoup d'intérêt, puisque le refrain est toujours le même et que les mêmes plaintes et les mêmes jérémiades reviennent et reviendront toujours tant qu'il y aura des chevaux de courses et des parieurs.

Une écurie de courses représente pour son possesseur des frais considérables, puisque l'entretien d'un cheval ne coûte pas moins de dix livres par mois et que les frais de son inscription dans une épreuve, même s'il ne court pas, se montent à deux livres. Quand un propriétaire possède vingt à vingt-cinq chevaux, voyez le chiffre de ses dépenses au bout de l'année.

Mais si ce plaisir coûte cher, il procure des joies intenses. Voyez donc l'allégresse qui se lit dans les yeux de ce propriétaire qui ramène son cheval victorieux aux balances, et cet autre qui nous parle de son coursier favori avec des accents particulièrement émus.

— Je vous jure qu'il a une sensibilité absolument humaine. Ainsi, un jour que, premier favori dans une grande épreuve sur laquelle je fondais mes plus tendres espoirs, il la perdit de plus d'une encolure, il ne voulut pas manger de la journée. Le lendemain, j'allai trouver la bête dans son box. Le lad paraissait tout agité. Elle n'avait pas dormi de la nuit.

— Ce matin, aussi, elle a refusé toute nourriture, me confia-t-il avec inquiétude. Je crois même qu'elle est fiévreuse.

C'était vrai. L'animal ne se consolait pas d'avoir été battu.

Je me rappelle une jument appartenant au baron Empain. C'était un magnifique pur sang. Elle se nommait « Blue Pass » et avait pour compagne d'écurie une chèvre dont elle ne pouvait se séparer et qui dormait et mangeait à ses côtés. Quand le coursier devait être amené au paddock pour prendre part à une épreuve, la chèvre le suivait et le bruit de ses grelots accompagnait harmonieusement le pas des chevaux à l'intérieur de l'enclosure. Enfin arrivait le moment où les jockeys, montés sur les coursiers, devaient sortir du paddock. Là alors la scène devenait réellement typique. Les bêlements désespérés de la chèvre se mêlaient aux hennissements des chevaux et la jument se retournait plusieurs fois pour regarder sa compagne fidèle jusqu'à ce que le garçon d'écurie l'ait fait disparaître dans son box. Et ce spectacle renouvelé provoquait chaque fois l'amusement du public. C'était touchant et magnifique.

* * *

Monde du turf et des turfistes. Monde bien à part et que ne peut comprendre que celui imprégné de son atmosphère, de son « climat ».

Depuis la guerre, un public de plus en plus nombreux envahit les tribunes où le kaki des uniformes militaires tranche sur les costumes des civils. Jamais la caisse du pari mutuel n'a atteint de pareils chiffres, jamais les guichets n'ont été envahis par une foule aussi dense et, pour parvenir à celui des « twin totes », c'est-à-dire la combinaison des chevaux arrivant premier et second, il faut être à la fois acrobate et lutteur.

Durant une grande réunion, quinze à vingt mille livres changent de main et une épreuve importante dépasse parfois cinq mille livres de caisse. Ceci sans compter les formidables transactions qui se font en ville chez les « books » clandestins dont les affaires fleurissent et prospèrent à l'ombre.

* * *

Joies et déceptions du turf, mais déceptions surtout. Quand livide vous suivez à la jumelle l'empoignade finale et que, pied à pied, un assaut acharné se livre, de la gorge de milliers de spectateurs sort un cri rauque et strident à la fois, où chacun prononce le nom du cheval qu'il a joué ou de son jockey. Les visages sont crispés et les mains tremblent tandis que le cœur bat à se rompre. Puis c'est l'assaut foudroyant des coursiers qui, tels une vision de l'Apocalypse, passent le poteau d'arrivée. La lutte est finie. Le rideau est tombé sur un acte, un acte parfois décisif de la vie d'un turfiste.

A. T.



Dans sa loge, Mme E. Borsa entourée de M. et Mme C. Sednaoui.



Mme Jeannette Mosseri, accompagnée de sa fille Mme Debbas et de Mme Joseph Mosseri, en route vers le paddock.



Les guichets sont envahis par une foule dense où le kaki des uniformes tranche sur le costume des civils.



PROPOS de fin d'année

I. — LA DERNIERE HEURE

Lorsque, le 31 décembre, la onzième heure sonnera, l'année n'aura plus qu'une heure à vivre avant qu'un millésime ne soit changé dans le chapitre des siècles. Une heure ! Ce n'est rien. Pourtant, c'est la dernière heure, et une heure triste, et plus triste que jamais de nous rappeler, dans le fracas des armes, le rapide passage du bonheur, de l'amour et de la vie. Une heure contractée sur elle-même, toute gonflée de la substance d'une année entière, une heure qui parle — dans le bruit du temps en marche — avec une éloquence meurtrie.

Une heure, et puis une autre ! Les heures sont semblables en leur apparence éphémère. Elles ont un même visage, elles n'ont pas la même voix. La dernière heure de l'année qui clôt tout un cycle d'heures, dont la trame s'étend sur douze mois, entend les malédictions des humains déçus qui reportent inlassablement leur espérance sur l'heure qui va naître, la première de l'année nouvelle. Il en sera de cette fin d'année comme des autres, mais l'espérance, cette fois, s'exprimera avec une force qui prend, du fait des événements, de la guerre et des morts innombrables, un accent plus noble, l'accent des grandes douleurs. Oui, tristesse et, quand même, espoir ! Cette heure qui passe et passe si vite, entre l'année presque déjà close et l'année presque déjà naissante, quelle magie secrète la revêt d'une idéale gravité? Nous avons beau savoir que les divisions du temps sont tout artificielles, que l'humaine fantaisie les a déplacées au cours des siècles, nous ne pouvons empêcher la fiction qui partage deux années. Nous voudrions, entre deux tumultes, ménager un répit au rire; nous jetons, avec le poète, une suprême imploration au temps:

...Suspends ton vol !

Hélas ! la vie ne peut se ralentir sans s'éteindre; elle ne subsiste que par son mouvement. A peine avons-nous lancé notre vœu que nous sommes entraînés plus loin. Insensiblement l'heure a passé. Nous avons atteint la cime de la dernière minute et, tout de suite, roulé de l'autre côté. Et c'est l'an nouveau.

A la même date, il y a un an, un soleil printanier enveloppait la ville, rayonnait aux devantures des magasins et caressait les murs dorés des maisons. C'est en de telles heures, frémissantes à la fois d'inquiétude et d'espérance, que les âmes montent aux balcons du ciel qu'en un soir de poignante mélancolie Baudelaire suspendait dans les nues. Aux regards de l'âme, tout le passé d'une année apparaît comme un vaste paysage entrevu dans un brouillard. Mille fantômes y rôdent, mais l'esprit s'en détourne vite pour interroger le visage des jours nouveaux. Ce visage, quel sera-t-il? C'est la question que chacun pose dès que les premières heures commencent d'émerger hors des brumes du futur, car chacun espère des revanches pour les déceptions mal éteintes, des rires pour les larmes mal essuyées et des certitudes pour les doutes mal dissipés.

Un an de plus, un espoir perdu. Un espoir renaissant. De l'illusion. Des regrets. Une ride nouvelle au front qui vieillit. Un sourire sur les lèvres en fleurs.

L'an nouveau? Des promesses. Des aveux. Des étreintes qui commencent. L'an ancien? De la mélancolie. De la tristesse. Des étreintes qui se dénouent.

Un an suit l'autre. Et la vie continue...

Mais sommes-nous sincères? L'année que nous accablons de nos reproches fut celle ce que les hommes ont voulu qu'elle fût. Même ces atroces années de guerre ont-elles été autre chose, dans le calendrier du temps, qu'une feuille qu'emporte le vent de nos passions et de nos erreurs? Les hommes les ont marquées du sceau de leur folie collective: elles ne font qu'enregistrer un moment pénible de l'histoire du monde.

II. — ET LA VIE CONTINUE...

Notre existence se déroule depuis quelques années devant une toile de fond toujours la même, et c'est la guerre. Je ne dis pas qu'on finisse par s'habituer aux mœurs anormales qui sont devenues nôtres, mais nous nous arrachons difficilement à ce qui fut la douceur des jours anciens. Et la guerre, avec ses horreurs et ses morts et ses blessés, la guerre présente en tous les lieux de l'univers et qui fait sentir son poids jusqu'au fond des solitaires retraites, la guerre ne peut rien contre la vie, sinon en souligner la grandeur et le prix.

Elle souligne aussi nos faiblesses et le désir anxieux d'être heureux ou, sinon, d'oublier pour être moins malheureux. Il y a les rites créés par notre goût de sociabilité, ces fêtes charmantes à qui la plus fine politesse a imprimé un caractère de gentillesse indépassable. Qu'en est-il advenu? En ce prochain jour du premier de l'an, nous éprouverons sans doute quelque honte à rire. Eh bien ! il ne faut pas. La tristesse grave dont nous faisons, malgré nous, notre aliment quotidien, il est nécessaire qu'à certains jours nous en dissipions les contagieuses fumées. Il ne nous est pas interdit, même si nous ne sommes pas dispensés des plus dures épreuves, de garder notre esprit libre. Au contraire, s'abandonner aux stériles résignations, c'est ouvrir la voie au pessimisme, c'est aller au-devant de la défaite des âmes.

La guerre n'est pas éternelle. Si longs que soient les mois ou les années qui lui restent à torturer le monde, un jour viendra où tout sera fini. Nous en serons peut-être étonnés et peut-être alors aurons-nous quelque peine à nous réacclimater à la paix.

Mais il y a, dans la guerre même, des intervalles tranquilles, celles que nos cœurs peuvent créer. Un pessimisme constant, c'est encore une vanité, un mauvais orgueil, une diabolique désespérance.

Celles dont le sourire est une consolation, nos compagnes, dont le radieux visage apporte un surcroît de joie, dont la présence est la plus chère nécessité, pourquoi exigerions qu'elles se couvrent de cendre et qu'elles obscurcissent notre ciel déjà si ténébreux? Ce n'est pas le rythme de la vie qui doit changer. Ce rythme est invariable, mais dans le tournoiement qui nous emporte, nous les êtres fragiles, les éphémères passagers, il importe seulement que nous apportions à souffrir ou à être joyeux, et à aimer, quelque chose qui marque que nous avons conscience d'une noblesse qui nous a manqué et que la meilleure vertu est de vivre en ne gaspillant rien de ce qui fait le prix de la vie.

III. — POUR L'ENFANT...

Et il y a les enfants. Je l'ai déjà dit: ils n'ont rien à voir à toutes nos raisons d'être malheureux. L'enfance! Le seul temps de la vie qui soit tout pureté, tout grâce. Nous voudrions aussi qu'il soit tout bonheur. Non seulement, hélas! le rire n'est plus un besoin chez nos contemporains, mais nos enfants eux-mêmes ont une soudaine tendance vers le sérieux. Ils s'amusaient jadis d'un chapeau de paille et d'un sabre de bois, à cheval sur une chaise; les filles jouaient aux reines de féerie, suspendant à leur robe un chiffon en matière de traîne, et des journées entières ce n'était dans la maison que rires, cris et chants. Aujourd'hui, il n'y a qu'à suivre les jeunes visages, reflet d'un état d'esprit, devant les vitrines des grands magasins où, pour les charmer, on a installé de brillants étalages. Leur joie n'est plus délirante, elle n'est même plus naïve. Aurions-nous déteint sur eux? Cependant, il faudrait si peu pour chasser leurs petits soucis. Occupons-nous davantage d'eux et montrons-leur que, malgré une compréhension plus aiguë des choses, la possibilité existe toujours de voguer vers le fabuleux. A cause de notre inquiétude, de notre mauvaise humeur, de nos impatiences, nous ne savons plus « amuser » les petits et leur désir ne sait plus où se fixer. Le bloc de neige compact fond au soleil. Il ne faut qu'un sourire pour gagner la confiance de l'enfant.

Prenons garde que nulle matière humaine n'est plus plastique que l'enfance. Nous pouvons tout y imprimer et nos responsabilités vis-à-vis d'elle sont terribles. Donnons-lui des jouets et, malgré tout, donnons-lui des jouets naïfs et jolis. Qu'elle s'amuse et qu'elle oublie, dans la trêve d'un jour, que non loin on se bat et que la guerre fait des morts.

IV. — LE SOLDAT DE PLOMB

Si j'avais un petit enfant, je sais bien le jouet que je ne lui donnerais pas. Je ne lui offrirais pas des soldats de plomb. Jadis, dans un naguère très ancien — c'est-à-dire il y a cinquante ans — il n'y avait pas d'inconvénient à ce que les figurines de plomb amusassent les enfants. En ce temps-là, la paix ne faisait pas les sujets de tous les discours, mais on ne pensait pas à la guerre. Les enfants passaient des heures à ranger leur petite armée sur la table, ils créaient des paysages pour y faire évoluer bataillons et régiments, ils s'intéressaient aux couleurs des uniformes et à l'harmonie des masses. Et ils inventaient, de toutes pièces, des conflits. Combien de ces petits enfants ont aimé, par la suite, la guerre et ses fléaux? Pas des tas, et je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup qui aient choisi la carrière militaire. Leurs jeux les prédisposaient à la réflexion et à l'étude. Ils sont aujourd'hui fonctionnaires, journalistes, financiers, avocats, médecins ou ingénieurs. Quelques-uns — ceux qui ont mal tourné — font de la politique.

Je lisais sous la signature d'une femme, au début de la guerre, dans un journal parisien, que les événements avaient réhabilité le soldat de plomb et l'auteur s'en réjouissait. Une femme — une mère peut-être — écrivait: « Cette rénovation de l'ardeur guerrière est bien aimable et bien sympathique. Il y avait de l'ingratitude à dédaigner, à écarter de l'œil et de la raison ces images des vaillants serviteurs de la Patrie. » Elle était de bonne composition, cette femme et cette mère. Elle acceptait la guerre, il le fallait bien, mais elle l'aimait presque, ce qui est fâcheux. Et elle demandait que les petits enfants y pensassent et fissent le geste de guerroyer.

Non, je voudrais que disparaissent à jamais les soldats de plomb, puisque, hélas! il sera toujours nécessaire, à cause de la méchanceté humaine, qu'il y ait des soldats en chair et en os. Je fais le rêve absurde que le monde futur nous guérisse des violences belliqueuses et que l'imagination des hommes, dès leur enfance, soit occupée de pensées amènes et de jeux pacifiques.

En effet, ce n'est qu'un rêve et je crains bien que, comme la plupart des rêves, ce ne soit que fumée de pensée.

Georges DUMANI

STALINE

(Suite de la page 15)

dieu pouvait être éclipsé par des planètes de moindre importance, et il fallait parer à ce danger. Avec insistance, Soso demanda à être envoyé à Tzaritzyn, une petite ville sur la Volga dont les habitants refusaient de livrer les vivres destinés à la Russie bolchevique. Ils espéraient en une prochaine entrée dans leur ville de Krasnov et Drozdov qui marchaient sur Tzaritzyn à la tête des armées blanches. Trotsky appuya chaleureusement la demande de Staline. Le « cafard géorgien », qui était un danger à Pétrograd, devenait quantité négligeable dans un village perdu sur les bords de la lointaine Volga.

Et Soso partit, accompagné de Vorochilov, auquel il avait tenu le langage suivant : « Ecoute-moi bien, camarade : j'irai en avant avec quelques chars armés et une garde choisie. Tu me suivras avec 15.000 hommes. A nous deux, nous nettoierons la ville. »

Quinze jours après, Tzaritzyn était nettoyée. Mort et destruction régnaient sur une ville dont les habitants étaient réputés pour leur humeur joyeuse. Les vivres parvinrent aux Rouges, et les Blancs, repoussés, durent lâcher prise. Trotsky pesta et fulmina. Il posa à Lénine un ultimatum : « Staline a osé déplacer des officiers nommés par moi, chef suprême de l'armée rouge. Ceci dépasse la mesure. Lui ou moi, choisissez. » Lénine céda, et l'homme d'acier reçut l'ordre d'aller combattre les Blancs sur d'autres fronts. Il obéit.

A travers toute la période tourmentée de la guerre civile, le Géorgien passa intact, toujours triomphant, allant de victoire en victoire. Trotsky assistait, impuissant, à la montée du nouvel astre au firmament bolchevik. « ...Staline gagne sur toute la ligne. Je suis vaincu... Staline... l'homme d'acier... »

L'acier est un métal abominable : impossible de le plier, de le façonner... Le Géorgien jouissait de la faveur de Lénine. Le dieu déclinait... Staline continuait la guerre. Les terres de cultures au sud de Moscou étaient menacées par les Cosaques blancs de Dénikine. Staline regarda son dieu. « Allez », dit Lénine. Mais cette fois-ci Soso refusa de marcher si on ne lui garantissait pas une pleine autorité. Il obtint gain de cause, nomma Vorochilov et congédia tous les officiers nommés par Trotsky. L'armée déguenillée que Vorochilov mena au combat fit merveille.

Vers le triomphe

1921 vit le drame Staline-Trotsky entrer dans la phase aiguë. Le Géorgien tomba malade, vers la fin de cette année. Opéré d'appendicite aiguë, il contracta une sérieuse maladie d'intestins. Seule, la volonté de l'homme d'acier lui assura une victoire sur la mort et lui permit de se traîner, vivant mais épuisé, dans une longue convalescence. Lénine s'inquiétait sans cesse de sa santé. Il se tenait constamment à son chevet, recommandant des précautions, suggérant des remèdes. « Il doit s'en aller, loin de Moscou, en un endroit où il ne sera pas dérangé, loin des soucis et du mouvement. »

Staline partit pour Tiflis, et Trotsky vit sa gloire monter. Krupskaya avait suggéré à Lénine de le nommer son successeur éventuel. Le dieu trouva l'idée bonne. Sa santé déclinait de plus en plus. Il fallait penser à l'avenir de la révolution. Oui, Trotsky était le seul successeur possible. Staline était trop cruel dans la répercussion des révoltes des Blancs. Le dieu sourit à Trotsky, et le peuple sourit également.

Pendant que Trotsky jouait au Napoléon, Lénine se sentait pris d'inquiétude. Il ne voulait pas laisser à son successeur la possibilité d'établir une dictature personnelle, contraire aux principes de la révolution. Il décida la création d'un poste de secrétaire du parti. Mais qui nommer à ce poste ? Un Staline rajeuni, régénéré, arrivant à l'improviste, trancha la question. Il ne fit pas beaucoup de phrases. Il annonça simplement qu'il allait être le secrétaire du parti. Lénine accepta, et nerveusement annonça la nouvelle à Trotsky, qui la reçut avec indifférence.

Silencieusement, le Géorgien prit possession de son poste. Personne ne s'en rendit compte, sauf Lénine, qui voyait clair. Bientôt Staline avait saisi d'une main de fer les rênes du gouvernement. Mais il était trop tard pour agir. Le dieu fut atterré par un coup qui le laissa à moitié paralytique. Sa santé ne lui permit plus d'intervenir activement dans la révolution. Désormais, Trotsky était perdu. Il était plein de doutes. Staline n'en avait aucun. Trotsky parlait. Staline se taisait.

A la mort de Lénine, Staline avait déjà occupé le poste numéro 1 de Russie. Vigoureusement attaqué dans la « Pravda », accusé de menées contre-révolutionnaires, Trotsky fut arrêté un soir et déporté en Asie centrale. Il y vécut misérablement pendant treize mois, puis fut exilé.

A Moscou, Staline s'installait dans le Kremlin. Il était le maître de la Russie et il n'avait pas de doutes.

L'acier à l'œuvre

Maintenant, il fallait construire. La condition générale du pays était épouvantable. Le peuple mourait de faim, les Cosaques et les Koulaks étaient en révolte. La misère avait saisi de ses doigts crochus la Russie entière.

Le Géorgien ne se pressa pas. Il regarda longuement : il vit des industries désorganisées, appauvries, des usines et des mines désertées, improductives, des chemins de fer arrachés, des méthodes surannées de cultures, des villes en ruine et des villages en proie à la famine. Oui, il fallait mettre de l'ordre à tout cela, mais comment ?

Lentement, et avec des précautions infinies, Staline élabora les détails du premier plan quinquennal. La Russie était principalement un pays agricole, et lui-même était né près de la terre. Alors il se concentra d'abord sur les problèmes agraires. « Mécanisation » devint son cri de guerre, « collectivisme » sa chanson de route. Lorsque les Cosaques du Don et de Kouban montèrent leurs petits complots pour saboter la production agricole, il leur envoya des hommes sans pitié qui brûlèrent leurs récoltes, saisirent leurs réserves de graines, rasèrent leurs fermes. Staline ne s'arrêta pas un instant à ces souffrances ; il voulait le succès du plan quinquennal. Il l'obtint. Affamés et battus, les peuples rampèrent vers lui et acceptèrent de collaborer avec les fermes collectivistes ou celles du gouvernement. Celles-ci furent un échec : Staline les supprima sans hésitation. Celles-là furent un succès : il en multiplia le nombre tant qu'il put.

Bientôt, la nouvelle Russie prit forme et se dessina sur l'horizon de l'avenir. Le grand barrage du Dnieper était presque achevé, les usines de Stalingrad commencèrent à produire en masse des tracteurs, des instruments agricoles, des autos. A la place de bourgades boueuses, s'érigèrent des villes blanches, les mines abandonnées devinrent les centres de colonies d'exploitation qui prospérèrent.

En 1928, le plan fut mis en mouvement. En 1929, ce mouvement s'intensifiait. En 1933, le plan réussissait.

Sur la pierre de touche

Ainsi, vint l'année 1936. Tout à sa tâche de réorganisation intérieure, le Géorgien tendait de plus en plus à ignorer ce qui se passait dans le reste du monde.

Pourtant il ne détruisit pas ses dossiers concernant les affaires étrangères. Dans son esprit se dessinaient peut-être les événements dans lesquels le monde était sur le point d'être plongé et qui l'auraient, malgré lui, entraîné dans une lutte européenne.

En Allemagne, un homme était monté au pouvoir, qui avait éclipsé son pendant latin, dans le jeu de conquérant césarien. Sous l'égide du « Lebensraum », des convoitises pesaient sur les riches terres noires de l'Ukraine et les pétroles du Caucase.

D'un mouvement lent mais graduellement accéléré, l'Europe glissa vers la guerre. Au milieu du tumulte des intérêts nationaux et idéologiques qui se choquaient à travers le continent, Staline manœuvre comme il avait manœuvré pendant la révolution, en véritable joueur d'échecs. Il signa le pacte germano-soviétique par amour de la paix, car il voulait la paix pour achever son œuvre de renaissance de son pays.

En juin 1941, le nazi vint battre à sa porte. La Russie de Staline allait affronter la pierre de touche de l'épreuve suprême : la guerre contre une nation qui possédait une armée formidable, des avions et des tanks par milliers. Soso et la Russie soutinrent le choc. De la mer Noire jusqu'à la Baltique, le peuple de l'U.R.S.S., galvanisé par son chef, accepta le combat.

LES LIVRES

BILLETS A LUCE
par J. ASCAR-NAHAS

Sous le ciel d'Egypte, la littérature française connaît une ère de plus en plus florissante.

Voici tout d'abord « Billets à Luce » de J. Ascar-Nahas, avec une préface de Lucie Delarue Mardrus. Il est très reposant, dans les jours troubles que nous traversons, d'échapper aux contingences de la vie courante pour nous retremper dans une atmosphère de la plus harmonieuse mélodie. Bien heureuse cette Luce à qui le poète s'adresse en parlant de ses mains :

« J'aime tes mains quand elles travaillent l'étoffe pailletée d'or qui te fera belle pour moi... tes mains actives. »

Et plus loin :

« J'aime tes mains quand elles portent à ta bouche impatiente le cristal où tremble un sirop de roses... tes mains gourmandes. »

Et encore :

« J'aime tes mains quand elles s'égarent en mes cheveux, quand elles s'attardent sur mes tempes qu'elles enfièvrent, sur mon cou où glissent des frissons... tes mains amoureuses. »

Parfois la poésie atteint à un lyrisme très profond et « l'on peut », nous dit Lucie Delarue Mardrus, dans sa préface, « à travers les aveux d'amour et les reproches attristés qui nourrissent cette poésie, reconstituer tout un roman, avec ses commencements enchantés et sa fin mélancolique. »

LES INNOCENTES
par GABRIELLE TAIRRAZ

« Dans le monde entier, sur terre, dans la mer, dans le ciel, il n'y a pas une seule bête méchante. Elles ne tuent que pour se défendre et se nourrir », nous déclare l'auteur dans son avant-propos.

Et nous avons été bien émus à la lecture de ces trois contes d'animaux, parfaitement présentés et illustrés de la plus jolie manière par Marcel Jacquemain. Il y a là, tout d'abord, une histoire de cerf, d'un malheureux cerf poursuivi par une meute furieuse. Pauvre bête traquée, affolée par le hurlement des chiens et l'hallali proche, et que sauva de la mort une jeune fermière au cœur tendre. Ensuite l'émouvante histoire d'un chien nommé Cairo par son jeune propriétaire, un enfant de huit ans. Un jour, les parents de l'enfant décident de partir pour l'Europe, laissant Cairo à Alexandrie. Et c'est alors une lamentable tragédie, « absolument authentique », précise l'auteur dont l'amour pour les animaux est incommensurable. « Les Milans du Caire » est racontée avec infiniment de verve et sera lue avec autant d'intérêt par les grands que par les petits.

LE REVE DE SAMARA
par MAHMOUD TEYMOUR

Un bien joli rêve que fit un jour la petite Samara, un rêve d'amour où elle se voyait déjà l'épouse du second fils du Omdeh que « plus d'une fois elle avait aperçu se dirigeant vers l'école provinciale, criant et s'ébattant sur son âne, suivi d'un domestique qui lui portait ses livres et, chaque fois, il s'était retourné vers elle et lui avait souri... Elle ne lui était pas donc indifférente ».

De ce conte, dont la lecture prend à peine quelques minutes, se dégage toute la poésie de la vie des fellahines dans laquelle l'auteur a puisé la source de son inspiration. Et l'on a bien du plaisir à suivre, au long de ce récit, les pittoresques illustrations de Marcel Jacquemain.

Un joli livre à lire et à conserver.

LE JARDIN DES DIEUX
par FOUAD ABOU KHATER

M. Fouad Abou Khater n'est certes pas un inconnu pour le public égyptien. Poète délicat et sensible, il a su parfois atteindre un ample lyrisme. On se souvient de son dernier recueil, « Cendre mauve », dont le titre est évocateur. Mais Fouad Abou Khater n'est pas seulement poète, c'est aussi un écrivain, et le livre qu'il nous présente aujourd'hui, qui, comme il nous le dit dans son avant-propos, devait paraître en France, est une preuve de plus de ses brillantes qualités littéraires. « *Le Jardin des Dieux* est un très beau livre, très bien écrit, où l'intrigue n'est qu'un prétexte à de profondes dissertations spiritualistes, lui écrivait la maison Figuière. Vous êtes, cher Monsieur, extrêmement cultivé, très au courant de la correspondance et du symbolisme des astres. Vos idées sont de haute portée morale, votre livre est un très beau livre, où l'on se promène vraiment dans le jardin des dieux et de Dieu. »

Eh bien, promenons-nous à travers ce jardin et réjouissons-nous de parcourir des parterres où fleurit partout la haute philosophie de l'auteur.

Le vernissage du IVème Salon des Amis de l'Art à Beyrouth



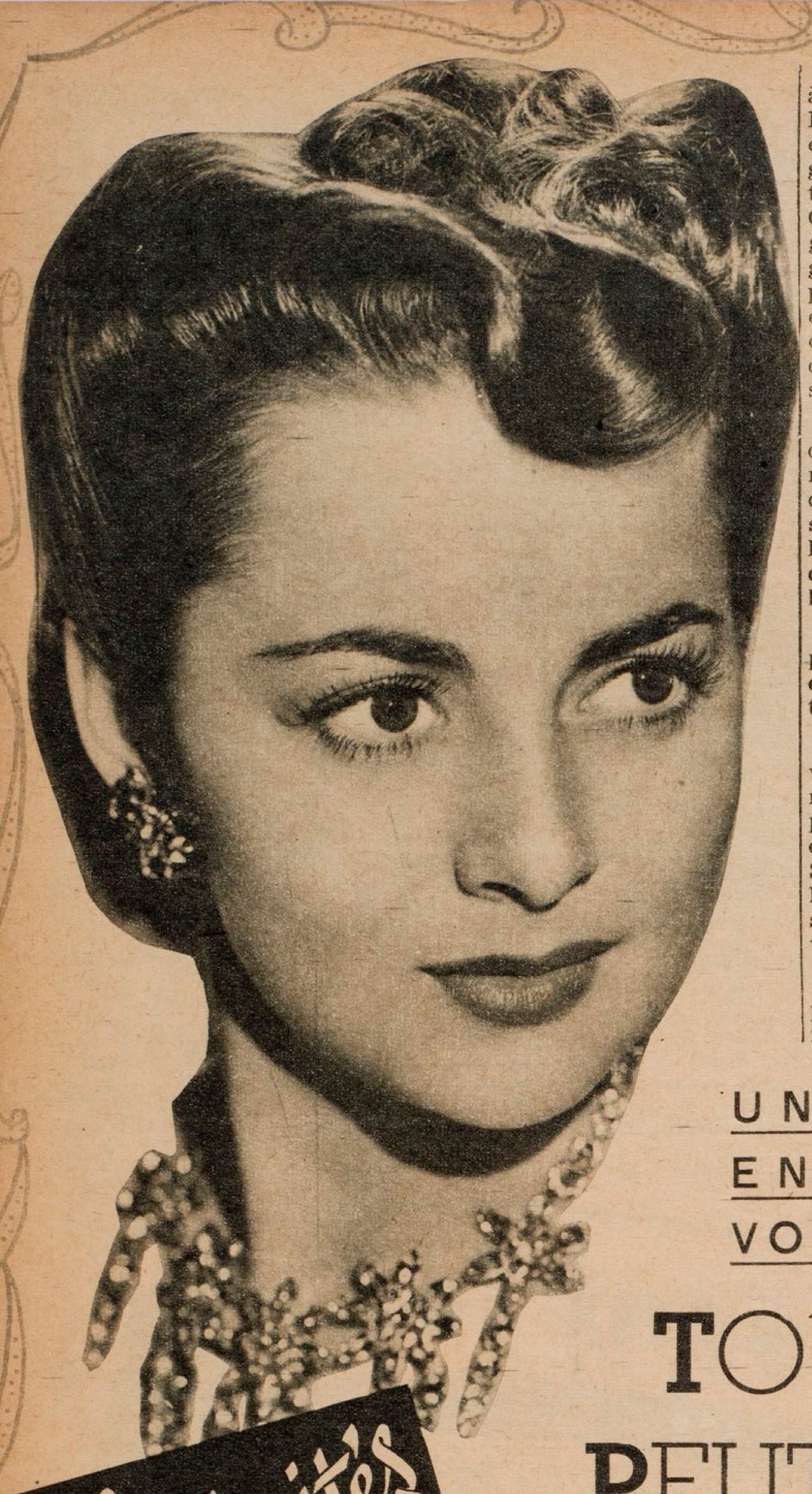
Il y a quelques jours eut lieu à Beyrouth, sous le haut patronage de M. Alfred Naccache, président de la République libanaise, et du général Catroux, le vernissage du IVème Salon des Amis de l'Art. Ci-dessus : le président de la République libanaise et Mme Alfred Naccache à leur arrivée au Parlement, où se tint l'Exposition.



Le général d'armée Catroux s'entretient cordialement avec les principaux organisateurs du Salon. Dans le fond, Mlle Eve Curie.



« CHALONS », la Maison bien connue à Alexandrie, vient d'ouvrir une succursale au Caire, rue Kasr El Nil, Immeuble Immobilia. On remarquera les beaux fers forgés de la porte d'entrée décorés vert et or, véritable dentelle exécutée par les ferronniers-décorateurs A. A. SOUSSA & Co., 37, rue Kasr El Nil.



UN EXPERT EN BEAUTE VOUS PARLE...

TOUTE FEMME PEUT ETRE JOLIE

Féminités

Il y a quelques années, une jeune fille vint me voir. Elle était intelligente, instruite et ambitieuse, et n'arrivait pas à trouver un emploi. Il y avait certainement quelque chose dans son apparence physique qui n'allait pas. Je l'introduisis dans mon studio et découvris tout de suite son point faible. Tout le mal venait de ses sourcils que, pour se donner un genre exotique, la pauvre enfant avait allongés démesurément. Ce détail d'apparence négligeable était la seule cause de ses insuccès. Dès que je lui eus rendu des sourcils plus normaux, ce qui lui adoucit considérablement le visage, elle trouva bien vite un emploi.

Hommes ou femmes, combien sont peu conscients de l'importance que joue l'apparence de leur visage dans leur existence... Un effet désagréable dans la coiffure, dans la coupe des cheveux, dans la façon de se farder pour les femmes, ou de se tailler les moustaches pour un homme, peut être un handicap sérieux.

■

Je vous dis tout cela parce que je le sais, grâce à l'expérience que j'ai acquise dans ma carrière et par tout ce que j'ai vu autour de moi. Toute ma vie, je me suis occupé de refaire des visages. Je débutai comme apprenti chez mon père, Adolph Senz, maquilleur attitré du Metropolitan Opera de New-York. Avant d'avoir dix ans, j'aidais le célèbre Caruso à mettre une perruque sur sa tête. A douze ans, je peignais les sourcils de prime donne notoires telles que la Melba ou Galli-Curci.

A dix-sept ans, je m'installai pour mon propre compte et, depuis lors, je ne cesse de refaire des beautés. Un grand nombre d'artistes de la scène et de l'écran me doivent, en partie, leurs succès.

■

Des vedettes telles que Helen Hayes, Ginger Rogers, Claudette Colbert, Margaret Sullavan, Gertrude Lawrence, Gene Tierney me confient leur visage.

Quand, pour son premier essai à l'écran, je fardai Katharine Hepburn, j'ai remarqué combien elle avait du charme dans un genre nouveau, bien différent du type de beauté de cette époque. C'est pour cette raison que j'ai gardé la ligne naturelle de sa généreuse bouche et que je n'ai pas essayé de diminuer le large espace entre les yeux. Par une coiffure appropriée, j'ai fait d'elle la star que vous connaissez.

En général, j'ai remarqué qu'un certain nombre de femmes ne savent pas tirer le maximum de leur beauté parce qu'elles considèrent leurs traits un à un. **Le visage est un tout et c'est dans son ensemble qu'il faut l'étudier.**

J'ai toujours essayé de rapprocher le contour de la figure de l'ovale classique qui est deux tiers aussi large que long.

Un jour, je reçus chez moi une veuve très riche et déjà sur le retour qui me déclara vouloir plaire à un homme dont elle était très éprise. Pauvre femme! Son double menton et sa corpulence n'étaient pas faits pour séduire, et, cependant, elle m'avoua timidement:

— Je voudrais qu'il m'aimât pour moi et non seulement pour mon argent. Mais comment pourrait-il être amoureux du bouledogue que je suis?

Elle savait plaisanter et était suffisamment intelligente pour se rendre compte de son manque de charme physique. Je lui assurai cependant que son cas était loin d'être désespéré et me mis immédiatement à l'œuvre, en m'attachant surtout à réformer le haut de son visage. Elle portait une coiffure en hauteur et ses sourcils étaient démesurément longs et touffus. Je m'attachai donc principalement à ces deux détails. Devant le miroir, je lui fis remarquer combien lui irait mieux une coiffure différente. Je lui ramenai les cheveux sur les tempes et déjà l'effet était différent. Au bout de quelques jours, ma cliente était transformée. Ses sourcils bien dessinés avaient donné au visage une expression de douceur. Je lui appris comment sourire et comment se farder. Quelque temps après, ma secrétaire m'annonça le mariage de ma cliente avec l'homme de ses rêves.

■

Il n'y a pas longtemps, un homme entra chez moi avec sa femme à son bras. Il me demanda d'apprendre à celle-ci à se farder. Je regardai la femme avec attention. Ce qui me frappa tout d'abord, ce fut la rondeur de son visage, dont elle ne se rendait pas compte elle-même, puisqu'elle s'ingéniait à donner à sa bouche et à tous ses traits un aspect de minceur et de petitesse qui contrastait étrangement avec la conformation de sa physionomie. Pis encore: elle portait la raie au milieu, ce qui accentuait la largeur de son visage. Je ne manquai pas de lui donner une bouche plus généreuse, des sourcils plus épais et des traits plus accentués. Cela fit miracle. Sa physionomie prit soudain un aspect tout différent de celui qu'elle avait en rentrant chez moi.

■

Un complexe d'infériorité joue un grand rôle dans la destinée de chacun. Le cas de Betty X en est un frappant exemple. Grande, bonne causeuse, agréable à tous points de vue, elle avait un seul défaut: un grand nez, légèrement aquilin, qui l'affligeait depuis sa plus tendre enfance. A tel point, qu'elle en était devenue presque neurasthénique, ne sortant pas et ne voulant voir personne. Une amie la convainquit de venir me voir. En dix minutes, j'avais modifié totalement ce qui avait fait la tragédie de toute sa vie. J'allongeai ses lèvres avec un rouge un peu voyant, je rendis ses grands yeux plus apparents en les entourant d'un halo bleu, et, ce qui est plus important que tout le reste, j'agrandis l'espace entre ses sourcils que j'allongeai sensiblement du côté des tempes. **Ces nouvelles lignes horizontales, tracées sur son visage, contre-balançaient harmonieusement la ligne verticale de son nez dont les proportions avaient été soudain réduites.**

Depuis, la vie de Betty X a été complètement transformée. Aujourd'hui, elle est mannequin dans une grande maison de New-York et mène une existence des plus mondaines.

■

Après la bouche, ce sont les sourcils qui jouent le rôle le plus important dans un visage féminin. Leur dessin doit toujours être en harmonie avec le reste des traits. Mais il est une règle absolue que toute femme doit suivre. Puisque les yeux doivent paraître aussi grands que possible, il est indispensable, si l'on veut diminuer l'ampleur des sourcils, de les arracher par en bas plutôt que par en haut. De même pour peindre les sourcils, il est recommandé d'employer deux crayons, l'un brun et l'autre noir, et il est préférable de tracer de légers coups de crayon plutôt que des coups allongés.

En ce qui concerne la bouche, une plus grande attention est nécessaire encore. Je connais des femmes qui, en quelques secondes, ont fini d'appliquer leur rouge à lèvres sur leur bouche et se croient ainsi parfaitement fardées. Quelle hérésie! J'estime que le fard de la bouche doit prendre environ dix minutes. Tant pis si votre mari s'impatiente à vous attendre. Trouvez n'importe quel prétexte, mais réservez au fard de votre bouche le temps qu'il faut. Un simple petit détail peut gâter tout l'aspect de votre physionomie et une simple négligence diminuer tout le charme de votre visage.

(*Lire la suite à la page suivante*)

DIX COMMANDEMENTS POUR ÊTRE JOLIE

1. *Contour du visage*

Pour être parfait, votre visage doit être ovale. S'il ne l'est pas naturellement, essayez au moyen d'une coiffure adéquate d'en donner l'impression.

Votre figure est longue et étroite, ayez des boucles des deux côtés de la tête.

Si, au contraire, elle est courte et large, ramassez vos cheveux sur le sommet de la tête.

2. *Couleur*

Choisissez avec un maximum d'attention rouge et poudre et veillez à ce que leur couleur s'accorde harmonieusement avec votre teint.

3. *Sourcils*

Ne rectifiez pas la ligne de vos sourcils à la légère. Souvenez-vous que pour les amincir, il faut toujours arracher les poils superflus par le bas. En général, les sourcils doivent partir au-dessus du coin de l'œil.

4. *Cils*

Couvrez d'abord vos cils d'une légère couche de cosmétique. Quand elle est sèche, appliquez-en une autre plus épaisse.

5. *Yeux*

Ombrez légèrement et également vos paupières. Vos yeux paraîtront plus grands et plus brillants si, avec un crayon, vous tracez une ligne mince, au bord des cils.

6. *Fond de teint*

Etendez la crème sur votre figure, travaillez-la avec vos doigts, par un mouvement circulaire. Tapotez délicatement avec un peu d'eau froide qui doit sécher avant l'application de la poudre.

7. *Joues*

Si vous avez un visage petit et rond, vous appliquerez légèrement votre rouge sur la partie qui s'étend juste au-dessous de l'œil, tout près du nez, jusqu'au coin extérieur de l'œil.

Si, au contraire, il est long et étroit, le rouge doit être plus soutenu et couvrir une plus grande surface.

8. *Poudre*

Poudrez généreusement votre visage sans oublier les paupières et les lèvres. Frottez vigoureusement pour que la poudre pénètre bien dans la peau. Brossez pour enlever le superflu et retouchez le fard des yeux.

9. *Lèvres*

Dessinez avec soin le contour de vos lèvres au moyen d'un fin pinceau avant d'employer votre bâton de rouge. Enlevez le surplus de fard avec une serviette spéciale.

10. *Et maintenant, souriez*

Pensez à des choses agréables. N'oubliez pas que pour paraître gaie, il faut se sentir de bonne humeur.

Conseils à mes Nièces

Nièce « J'aime avoir une cuisine bien propre »

Si votre évier est très usagé et que vous tenez à ce qu'il retrouve sa blancheur, frottez-le avec du chlorure de calcium en poudre. Répandez-en, assez largement, sur toute la surface de l'évier. Laissez quelques heures, une nuit par exemple, puis lavez à grande eau.

Nièce « Virginie »

Voici un excellent moyen d'employer du riz : faites-en blanchir une bonne poignée, après l'avoir lavé à plusieurs eaux. Faites crever au lait. Lorsqu'il est cuit, liez-le avec un morceau de beurre et six jaunes d'œufs, en ayant bien soin de remuer tout le temps afin que les jaunes d'œufs ne cuisent pas trop vite. Laissez refroidir et formez des croquettes en leur donnant la forme qui vous plaira. Ayez soin, en faisant crever le riz, d'y mettre le parfum que vous préférez. Panez vos croquettes en les trempant dans une omelette bien battue et ensuite dans de la mie de pain. Faites frire et servez joliment arrangé.

Nièce « Irma »

Les boutons en question proviennent du foie. Je ne vous conseille pas les piqûres de calcium. N'essayez pas la lotion prescrite à votre sœur. Si elle n'est pas adaptée à votre cas, elle pourrait vous ruiner le visage. Puisque vous comptez venir au Caire, écrivez-moi lorsque vous serez ici et je pourrai vous indiquer un institut de beauté où l'on vous guérira rapidement ces vilains boutons qui vous causent tant de soucis.

Nièce « Gisèle »

Pourquoi ne fréquenteriez-vous pas un club sportif ou intellectuel où vous pourriez vous faire des amies ? Je suis certaine que votre mère n'y trouverait pas à redire.

Nièce « Jeune fille de 17 ans »

Votre cas n'est, malheureusement, pas le seul de son espèce. Pourquoi ne parleriez-vous pas très franchement à vos parents ? Vous n'avez que 17 ans à présent et je ne comprends pas la raison pour laquelle vos parents sont tellement pressés de vous caser...

Nièce « L'amoureuse Detty »

Ce n'est pas moi qui vous conseillerai d'épouser n'importe qui. si vous aimez ce jeune homme parfait. Faites-lui comprendre combien vous tenez à lui, ouvrez-lui votre cœur et vous verrez que tout finira par des fiançailles. Il ne gagne certes pas beaucoup, mais son salaire est suffisant par rapport à son âge.

Nièce « Virginie sans son Paul »

Vous trouverez dans un prochain numéro d' « Images » des modèles de gants pour soldats. Vous aurez amplement le temps de finir ces gants pour le 19 février, jour de la fête de votre fiancé.

Nièce « Fleurette du home »

Voici quelques moyens pour conserver vos fleurs plus longtemps : d'abord, couchez-les chaque soir dans votre baignoire que vous aurez remplie d'eau. Le matin, mettez-les dans un vase, laissez un peu à l'air et alors seulement rentrez dans l'appartement. Si vous avez des fleurs qui ne soient pas des roses, vous pouvez les conserver plus longtemps en trempant leurs tiges quotidiennement dans un peu d'eau salée. Certaines fleurs légèrement fanées retrouvent leur fraîcheur lorsqu'on coupe leur tige d'un demi-centimètre et qu'on les trempe dans de l'eau bouillante.

Nièce « A quoi bon espérer ? »

Pourquoi êtes-vous tellement remplie de haine ? Ne comprenez-vous pas que ce sentiment détruit tous les autres ? Essayez donc de regarder gens et choses avec moins de rancune et d'envie. Vous n'êtes pas riche ? Mais, ma pauvre amie, croyez-vous donc vraiment que l'argent seul donne le bonheur ?

Nièce « Victoria »

Puisque vous comptez venir au Caire, je vous indiquerai l'institut de beauté en question. Patientez d'ici là et ne suivez pas des traitements fantaisistes qui pourraient ruiner votre visage.

TANTE ANNE-MARIE

UN EXPERT EN BEAUTE VOUS PARLE...

(Suite de la page précédente)

Peu de femmes aussi savent choisir le chapeau qui encadrera leur visage d'une façon heureuse. Imaginez une figure aux traits délicats et fins entourée d'un chapeau aux bords démesurés. Le visage en paraîtra trop étroit et le contraste en sera désagréablement frappant. **Un chapeau doit être le complément de la coiffure, comme la coiffure le complément du visage.** Une juste harmonie doit régner entre ces éléments qui constituent l'esthétique générale de la physionomie.

■

J'ai connu une actrice qui risqua de compromettre irrémédiablement sa carrière par son inexpérience à se farder. Elle tenait le premier rôle dans une production théâtrale qui se jouait sur une scène de Philadelphie avant d'être présentée à New-York. Un soir, je reçus un télégramme désespéré du producteur de la pièce. La vedette avait perdu son « oomph » et la pièce serait un véritable « four » à Broadway si je ne venais de suite à Philadelphie. Je partis immédiatement et me rendis tout de suite compte que l'actrice, qui avait pris un embonpoint considérable depuis que la pièce avait été jouée pour la première fois, était fardée de façon désastreuse. Son visage était tout rose et elle avait donné à sa chevelure une teinte orange. L'effet en était véritablement ridicule. Il n'y avait pas de temps à perdre. Je passai une partie de la nuit au travail. Je lui fis teindre les cheveux en brun foncé et m'appliquai à lui farder les lèvres et à peindre ses sourcils de façon à rendre le plus harmonieux possible les traits de son visage. Je réduisis le rouge des joues, leur donnant une teinte légèrement pâle qui réussit à affiner le reste de ses traits. Quand la pièce fut jouée à New-York, l'actrice connut les justes ovations de la foule.

■

En un mot, toute femme peut, grâce à un fard rationnel, rehausser son aspect physique et donner à son visage une apparence de beauté. Que les moins belles ne désespèrent pas. Il suffit d'un peu d'attention et de soins pour donner à sa physionomie l'aspect qui la rendra agréable.

LETTRE A MA COUSINE

Ma chère cousine,

Non, ne me faites pas de reproches ; non, ne froncez pas les sourcils et chassez de vos yeux cette expression farouche qui toujours exerçait sur moi un attrait si particulier. Je suis parti parce que je devais partir, pour mille et une raisons dont je ne vous dirai que la dernière. J'ai eu peur. Peur de vous et de moi, peur aussi pour vous. Tout nous sépare et, cependant, si le destin avait voulu, tout eut pu nous unir si parfaitement. Mais je suis marié et vous êtes à l'âge où tout devant vous est ouvert. Je dois regarder en arrière et, dans le plein épanouissement de vos vingt ans, vous ne pouvez que regarder en avant. J'ai donc quitté Alexandrie en vous promettant de vous écrire, comme un ami écrit à une amie qui lui est chère, mais sous le signe d'une camaraderie très vraie et très saine. Je vous écrirai donc, semaine par semaine, ici même, en essayant de vous retracer dans ses lignes générales notre existence cairote.

Et je choisis ce lendemain de Noël pour vous adresser ma première lettre. Alors que les soldats sur le front combattent courageusement, nous sommes là ceux de l'arrière, les grands et les moins grands, les vieillards et les très jeunes, l'esprit tourmenté par tant de misères et de deuils.

Mais Le Caire a quand même fêté Noël, et dans les hôtels et les restaurants, les bars et les cabarets, les uniformes s'entremêlaient harmonieusement aux habits noirs et aux robes décolletées. Un soldat, un brave qui, après avoir fait la campagne de Crète, était revenu de Libye et venait de sortir de l'hôpital où il avait fallu un mois pour panser ses blessures, était parmi nous. « Happy Christmas », me dit-il en choquant son verre contre le mien. Mais dans ses yeux apparaissait une vision lointaine, celle de sa femme et de sa fille, laissées très loin en Nouvelle-Zélande. « Elles doivent penser à moi en ce moment, murmura-t-il, avec des larmes dans la voix. Mais « does'nt matter », espérons que le prochain « Christmas » nous trinquerons ensemble. » Il me sortit des photos. Et, au milieu du tintamarre du jazz et des conversations animées, je vis une mère et son enfant dans le jardin d'une paisible villa d'Auckland.

Au milieu de la piste, les couples tournent, tournent à l'unisson. Pour un soir, on oublie la grande tourmente et le champagne coule à flots dans les coupes de cristal. Une autorisation du gouverneur militaire a permis que ce soir-là les établissements demeurent ouverts jusqu'à deux heures du matin. Mais il a fallu quand même bien du mal pour vider les lieux, pour rappeler à la foule que la soirée avait pris fin et qu'il était absolument nécessaire de se conformer aux ordres. Et, dans la nuit profonde, on entendit assez longtemps les rires et les clameurs des passants ûn peu gris qui regagnaient bien à contre-cœur leur gîte.

Et vous, que fîtes-vous ce soir-là, ma chère cousine ? Où étiez-vous ? En compagnie de qui ?

Vous rappelez-vous l'année dernière ? Comme c'est déjà loin ! Je revois encore votre robe de mousseline, légère et vaporeuse, qu'à la dernière minute seulement votre couturière vous livra. Ce qui n'avait pas manqué de provoquer une jolie scène chez vous. Vous désespériez de la voir arriver jamais et m'aviez menacé de ne pas sortir avec moi. Et j'étais là, les épaules engoncées dans mon smoking avec un air bien penaud et une mine bien déconfite. J'aurais donné dix ans de ma vie pour voir arriver la robe et je maudissais en moi la gent couturière réunie et, avec elle, modistes et lingères et je ne sais qui d'autres encore, quand la sonnette tinta et qu'enfin apparut le cher objet de votre attente. Qu'elle était jolie la robe et qu'elle vous seyait bien ! Aussitôt votre visage s'épanouit et la larme qui perlait à votre paupière disparut comme par enchantement. Que vous êtes enfants, femmes, et qu'il suffit de peu de choses pour vous conduire de la plus cruelle affliction à la plus délirante des joies ! Mais vous êtes délicieuses ainsi et la moindre retouche romprait tout le charme.

Allons, ma chère cousine, assez de bavardages. Que cette lettre vous apporte mes vœux et toute ma profonde affection.

Votre cousin
SERGE FORZANNES

Résolutions d'une femme au seuil de la nouvelle année

Je veux être différente...

Voici venir l'année 1942. Devant moi, tous les jours qui la composent s'alignent avec régularité et je dois décider, dès le début, comment les employer utilement.

L'avenir ressemble à une grande toile toute blanche sur laquelle je dois peindre un paysage gai et vivant. Je n'aurai plus des « heures perdues », car je connais trop bien à présent la valeur de chaque minute qui passe.

Quelque part derrière moi se trouve l'année 1941 avec toutes les fautes et les maladresses que j'ai commises. Cette époque est déjà un peu mêlée dans mon souvenir à toutes les autres qui l'ont précédée. Pourtant, ce temps passé, c'est un peu de mon « moi » avec ses qualités et ses défauts, ses hauts et ses bas et toutes ces mille petites imperfections qui forment la femme. Qu'importe si j'ai été, jusqu'ici, petite d'esprit, timide, hésitante, paresseuse ou égoïste ? Le passé est déjà mort et un monde nouveau apparaît devant moi.

Je regarde l'avenir avec des yeux confiants, car je vais essayer d'être dorénavant différente et meilleure de ce que j'étais.

Je vais commencer par prendre de petites résolutions quotidiennes qui entraîneront, je l'espère, dans leur sillage les grandes décisions.

I

Je lirai un journal chaque matin, y compris les articles de fond. Désormais, lorsqu'on parlera d'événements courants, je trouverai autre chose à dire que « Ces deux jours sans viande sont vraiment assommants » ou « Quel dommage que l'on ne trouve plus de pain blanc ». Il y a en ce moment, hélas ! trop de choses graves qu'il n'est plus permis d'ignorer.

II

Je ne serai pas sévère dans mon jugement concernant les autres. Pourquoi m'ériger en juge lorsque je suis moi-même remplie de défauts ?

III

Si j'ai la manie de fumer, de boire ou de me bourrer de douceurs, je ferai un grand effort pour m'en guérir. Qu'on ne me dise pas qu'il est impossible de se passer d'une cigarette, je sais qu'avec un peu de volonté on peut réussir à remporter de bien plus grandes victoires sur soi.

IV

Je ne jouerai plus à la femme fatale. J'aurai le courage de reconnaître que, si je ne me suis pas mariée, c'est tout simplement parce que je n'ai pas encore rencontré mon Prince Charmant, celui que j'attends depuis toujours et qui m'apportera le bonheur et la sécurité.

V

Je ne me fatiguerai plus à veiller quotidiennement sous prétexte que les gens dits « bien » ne se couchent jamais avant une ou deux heures du matin. J'irai tôt au lit et détendrai mes nerfs par la lecture d'un bon roman. Je n'oublierai pas également que les veillées prolongées multiplient les rides et vieillissent très rapidement.

VI

Lorsque je rencontrerai un homme qui a toutes les qualités, je ne lui ferai pas de coquetteries, s'il est déjà marié, fiancé ou simplement amoureux d'une autre.

VII

Je ne dirai plus à qui veut m'entendre que Proust est mon auteur favori pour la simple raison que je n'ai jamais lu un de ses ouvrages. Si je préfère les romans policiers à toute autre lecture, je n'hésiterai plus à l'avouer franchement.

VIII

Je ne serai plus mesquine. Je ne m'attacherai plus à des détails sans importance pour commencer une querelle avec les gens qui m'entourent. Même lorsque ceux-ci ne sont pas sincères envers moi, je trouverai les mots qu'il faut pour qu'ils comprennent combien leur conduite envers moi est fausse.

IX

Je ne serai plus snob et ne regarderai pas les petites gens de très haut. Les humbles comme les riches ont droit à la même estime. Les premiers luttent encore plus que les autres pour subvenir à leurs besoins et, partant, doivent avoir droit à beaucoup plus de respect.

ANNE-MARIE

UNE ECHARPE PRATIQUE

Tricoter cette écharpe constitue un excellent exercice pour les débutantes du tricot.

Fournitures : 50 grammes de laine 2 fils, 100 grammes de laine 1 fil employée triple, 2 aiguilles mesurant 4 mm, donnant pour le point employé, 20 mailles pour 10 cm de largeur et 25 rangs pour 10 cm de hauteur.

Point employé : Cotes anglaises qui s'exécutent ainsi : monter un nombre de mailles divisible par 2, premier rang, 1 maille prise à l'endroit et glissée sur l'aiguille sans la tricoter, amener ensuite la laine en avant du travail et la poser sur l'aiguille pour le jeté, glisser une maille prise à l'envers sans la tricoter, tricoter une maille, reprendre au début. Terminer le rang par 1 maille endroit prise par derrière, 2 rangs 1 maille glissée, 1 jeté, glisser 1 maille envers sans la tricoter. Tricoter ensemble à l'endroit le jeté et la maille non tricotée du rang précédent, reprendre au début.

Exécution du travail : Monter 48 mailles et tricoter 1 mètre 20, rabattre ensuite tout droit toutes les mailles

NOS CONTES



...Dans le fond de moi-même, je pensais que j'avais là une femme d'une beauté éblouissante et qui avait encore bien des années heureuses à vivre.
(D'APRES « PARADE »)

LE FAUX FANTOME

Mon chien brusquement brisa sa laisse et, tout en courant droit devant lui, se mit à hurler de toutes ses forces. Un frisson me saisit. La lune toute grande brillait d'un vif éclat et projetait ses rayons sur l'allée que je traversais. Il avait neigé toute la journée et la nuit était glaciale. Les feuilles des arbres couvertes de givre et, secouées par le vent qui soufflait, projetaient alentour un éclat lumineux.

Mais, qu'avait donc mon chien? Je courus derrière lui sans le voir, ses hurlements devenant de plus en plus lointains. Avait-il emprunté un autre chemin? S'était-il perdu? Je m'arrêtai un moment, essoufflé. Après tout, tant pis, c'était un sale bâtard et nous n'avions jamais été des compagnons très fidèles. Je regardai autour de moi, quand, à quelques mètres, j'aperçus un petit cottage. Je m'en approchai et vis une forme humaine, assise devant la porte. C'était une jeune femme qu'à la clarté de la lune je trouvai ravissante. Elle portait une longue robe blanche et semblait perdue dans des pensées lointaines. Je m'approchai encore sans qu'elle ne bougeât. Qu'elle paraissait jolie! Mais, que faisait-elle ainsi dehors, par ce froid?

— Bonsoir, lui dis-je, à brûle-pourpoint. Auriez-vous par hasard vu mon chien?

Elle se tourna de mon côté et me regarda longuement. Je fus ébloui. Sans que l'expression de son visage changeât, elle me dit sur un ton à peine perceptible:

— Je crois qu'il reviendra.

Puis elle tourna la tête:

— Je suis sûre qu'il reviendra ce soir, dit-elle encore. Je veux parler de mon mari.

— Ah!

Elle détourna son regard et se mit à fixer l'allée qui se perdait dans le lointain.

Je pus me rendre compte de la grâce de ses mouvements, de l'attrait de ses gestes. Mais elle parlait avec lassitude et langueur. Et je me demandais ce que je restais à faire là, devant elle, saisi de froid et ne comprenant rien à la situation.

« Maudit soit son mari! marmonnai-je. Maudit soit-il! » Et je pensais en moi-même que j'aurais bien voulu être à la place de cet absent, qui laisse sa femme toute seule à la maison, en pleine nuit. Certainement, il ne la mérite pas.

— Mon mari est pasteur, reprit-elle sur le même ton évanescent.

— Oh! fis-je. Moi, je suis voyageur de commerce et c'est la première fois que je viens par ici. Mais, c'est un très beau pays que le vôtre, ne trouvez-vous pas?

Elle fit de la tête un signe affirmatif. Je ne tins plus et m'exclamai brusquement:

— Mais, dites-moi, l'aimez-vous beaucoup, votre mari?

— Plus que tout au monde, murmura-t-elle. Je l'ai perdu dans un accident d'auto il y a douze mois. Ce fut épouvantable. Ce fut... Ce fut... Mais il reviendra à la maison d'une minute à l'autre. Il a été rendre visite à un ami dans le village.

Je commençais à perdre la raison. Où étais-je tombé, grands dieux! et quelle suite aurait mon incursion?

— Je regrette, je regrette beaucoup, fis-je par politesse et pour dire quelque chose.

Mais, dans le fond de moi-même, je pensais que j'avais là, devant moi, une jeune femme d'une beauté éblouissante et qui avait encore bien des années heureuses à vivre. Elle perdait son temps sottement. Il était ridicule de pleurer un mari mort depuis un an et la pauvre fille allait en perdre la raison. Je me devais de lui montrer la vraie route à suivre. Moi aussi j'étais jeune. Je gagnais suffisamment d'argent et, ma foi, mon physique n'avait rien de rébarbatif et pouvait fort bien plaire. Un clergyman, après tout, n'était pas un époux idéal pour une femme comme celle-là. Tandis que moi...

— Voyons, mon enfant, lui dis-je avec douceur. Votre mari est mort. Il ne reviendra plus. Vous devez vous faire une raison, oublier.

— Comment pouvez-vous parler ainsi? fit-elle avec colère. Vous ne le connaissez pas. Vous ne l'avez jamais vu.

J'allais presque lui répondre que je n'avais aucune envie de le connaître.

— Mais tout est fini maintenant, fis-je.

Elle ne parut pas m'entendre. Je lui mis la main sur l'épaule.

— Allons, mon enfant, ne soyez pas folle. A quoi vous sert d'attendre quelqu'un qui ne reviendra jamais? Et d'abord, vous allez attraper froid en restant ici. Rentrez, cela vaut mieux.

Elle ne me répondit encore pas. Je ne savais plus que dire, ni quelle attitude prendre. Je regardai autour de moi les ombres mystérieuses de la nuit et me mis à fixer les étoiles. Combien y en avait-il? Des millions et des millions.

— Mais il y a des millions d'hommes sur la terre ayant autant de qualités que votre mari.

Elle garda le silence plus d'une minute encore et je croyais l'avoir blessée, quand elle me dit:

— Rentrons. Il fait meilleur à l'intérieur.

Je la suivis. Nous pénétrâmes dans une petite chambre éclairée par une simple lampe à huile posée sur une table. La première chose qui me frappa fut le désordre qui régnait dans la pièce. C'était une chambre d'homme. Des journaux gisaient par terre, pêle-mêle. Des cendres de cigarettes étaient éparpillées un peu partout sur le sol et même sur les fauteuils, et une grande horloge arrêtée marquait neuf heures.

— Regardez, me dit la jeune femme, cette photo sur le mur. C'est mon mari.

Je m'approchai et distinguai les traits d'un homme d'apparence rigide aux traits froids et secs qui me déplurent profondément. Je jugeai que c'était là un type manifestement austère et dur comme un roc.

— Asseyez-vous, fit-elle. Je serai là dans une minute.

Elle disparut derrière une porte et je l'entendis monter un escalier en bois. Je me sentais mal à l'aise et voulus la suivre. Qui sait? Peut-être, reprise par son désespoir, se jetterait-elle par la fenêtre? Je m'assis sur un fauteuil et me mis à penser à la situation dans laquelle je me trouvais. Je restai là plus de dix minutes sans qu'elle ne reparût et j'eus soudain l'intuition de l'avoir à tout jamais perdue. Tout à coup, la porte s'ouvrit, livrant passage à un homme que, tout de suite, je reconnus pour être le mari. Je restai cloué sur place, ne pouvant faire aucun mouvement. C'était plus que de la peur. Quand il m'aperçut, l'homme s'arrêta brusquement. J'étais glacé de stupeur et d'effroi. Ma raison s'égarait au point que je me demandais si le fantôme c'était lui ou moi.

— Que faites-vous?... Que faites-vous chez moi? Je ne vous connais pas.

Quelle attitude prendre? Ou bien je me trouvais devant un véritable fantôme ou bien chez un inconnu qui, à juste raison, était tout étonné de me trouver chez lui, à cette heure indue. Ma surexcitation avait atteint son paroxysme. Faisant effort sur moi-même, je me dirigeai vers lui sans proférer une seule parole et, de ma main, le touchait pour me rendre compte si c'était réellement un être humain. Je m'aperçus bien vite qu'il était bien en chair et en os, tout comme moi, tout comme la femme qui avait disparu.

— Mon cher monsieur, reprit-il en martelant ses mots, que puis-je pour vous? Mais, avant tout, qu'êtes-vous venu faire chez moi?

Ce n'était sûrement pas un fantôme, et cela donnait à l'aventure une tournure plus tragique encore. Je ne pouvais expliquer ma présence dans sa maison ni lui dire que j'étais tombé follement amoureux de sa femme.

— Je... Je..., balbutiai-je, avec un tremblement dans la voix, je me trouvais au village à côté et je... je perdis mon chemin en revenant... C'est la première fois que je viens dans cette contrée et je... je... votre femme...

L'homme laissa échapper un juron et, à la lueur de la lampe, je vis son visage se transformer, ses traits se durcir comme sous l'effet d'une émotion violente.

— Ma femme, ma femme, s'exclama-t-il, que voulez-vous dire? Ma femme...

— Elle est tout à fait bien, fis-je pour le calmer. Ne vous inquiétez pas sur son compte.

Je vis son visage reprendre son expression normale. Son regard s'adoucit et il parut soudain faible et découragé.

— Ma femme a été tuée, il y a exactement douze mois.

Je restai chez lui près de deux heures. Nous bûmes plusieurs tasses de thé et il me parla de lui et de la vie en général. Déjà je me sentais mieux, mon esprit s'étant presque détourné du drame mystérieux que je venais de vivre. Mais, rentré chez moi, je ne dormis pas toute la nuit, hanté par l'image du faux fantôme. Tandis que l'autre... l'autre était le vrai.